



choisir

revue culturelle
n° 665 – mai 2015

L'Esprit, créateur de vie

Société

Des robots et des hommes

Cinéma

Improbable Welles



*Tu es la source et l'estuaire
Tu es l'aube et l'aube à nouveau
La lettre première et dernière
Et tu es la cire et le sceau*

*Tu es le don et la demande
Tu es la joie et le tourment
Tu es le donneur et l'offrande
L'origine et l'achèvement*

*Tu es le ciel sur nos désastres
Et la terre où nous nous aimons
L'univers contient tous les astres
Et ton nom contient tous les noms*

Henri Capieu



choisir

n° 665 mai 2015

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, théologien
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.–
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.–
par avion : FS 105.–
Prix au numéro : FS 9.–

choisir = ISSN 0009-4994

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Fred De Noyelle / GODONG
p. 7 : Armée de l'air (FR)
p. 17 : Urban Child Institute
p. 22 : Aldebaran
p. 26 : Kaboré
p. 33 : Samuel Rubio
p. 34 : Compagnie MuFuThe

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Robot, es-tu là ? <i>par Etienne Perrot</i>	
Spiritualité	8
L'homme idéal <i>par Etienne Perrot</i>	
Eglise	9
Entracte synodal. L'heure bénie de la miséricorde <i>par Michel Salamolard</i>	
Théologie	12
L'Esprit de Dieu. Puissance créatrice <i>par Christophe Chalamet</i>	
Théologie	16
Le Grand Connecteur. L'Esprit et le cerveau <i>par John C. Haughey</i>	
Société	20
Des robots et des hommes. L'illusion de l'empathie <i>par Serge Tisseron</i>	
Politique	25
Ruée sur l'Afrique. Etats-Unis, Chine, Europe <i>par François P. Kaboré</i>	
Cinéma	29
Improbable Welles <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	32
Le désir archaïque <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	35
Un bouquet d'Angleterre <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	39
Examen de foi <i>par Joseph Hug</i>	
Chronique	44
Paraboles <i>par Matthieu Mégevand</i>	

Robot, es-tu là ?

Dans ce numéro de choisir, Serge Tisseron, psychiatre, évoque le danger d'une relation affective avec les robots domestiques. On peut s'attacher à ces aides-ménagères électromécaniques comme on s'attacherait à un petit chat. Le risque provoqué par ces engins sans âme est d'asservir. Comme à un vieux tricot troué devenu trop familier, ou comme une huître au rocher, on s'y accroche. Au cinéma, dans La guerre des étoiles, le robot R2-D2 a fait couler plus de larmes aux spectateurs que les millions de morts de la planète que le méchant Dark Vador fait exploser sous les yeux horrifiés de la princesse Leia. D'où les tentatives évoquées par le psychiatre : donner aux robots quelques aspects repoussants pour neutraliser les dangereux sentiments d'empathie.

A vrai dire, le robot et ses dangers affectifs ne sont pas toujours là où on les attend. Ces objets rendus, par la grâce de l'électronique, plus malins, réactifs et polyvalents, capables de remplacer les ouvriers spécialisés de jadis (en fait, c'était la machine qui était spécialisée) et dont les fonctions familières produisent une empathie délétère, ne me semblent pas être les seuls dangers de la robotique. Car la société elle-même devient robot, méga-machine, au service d'un travail forcé (c'est le sens premier du mot tchèque robota).

Pourquoi cette transformation de la société en robot ? La raison en est simple : la peur du danger. L'accroissement des risques, très fortement ressenti, provoque la multiplication des règles et des contrôles. Du coup, la société devient asservie comme un mécanisme cybernétique. Le moindre accident provoque une avalanche de nouveaux règlements. Pire encore, comme l'a montré le 24 mars dernier l'écrasement volontaire d'un avion dans les Alpes, les procédures se multiplient pour parer les éventuelles défaillances humaines. Certains spécialistes prétendent même qu'il y aurait moins d'accidents si les avions étaient conçus d'emblée sans pilote, comme des drones.

L'accumulation de l'expérience et du savoir augmente le sentiment d'un environnement dangereux. (Toutes les mamans l'éprouvent lorsqu'elles voient leur petit garçon s'approcher de la gazinière.)

La réaction est de tout réglementer jusqu'au moindre détail. La fessée elle-même n'échappe plus à la réglementation européenne ! Face au danger, ressenti comme omniprésent, on demande à tous de se plier à la règle générale, quelle que soit la situation particulière de chacun. Et toute action est jugée sur la façon dont son auteur observe les rubriques et se soumet aux procédures, et non sur ses conséquences. Bref, en se pliant à la mécanique de l'organisation sociale, chacun délaisse le résultat pour se garantir contre les accusations de malversation. La société-robot engendre ainsi une situation d'asservissement, où chaque être humain devient l'esclave de la société qui le sert. Comme disait Jean-Paul Sartre : le mécanisme, voilà l'inhumain.

Neutraliser l'empathie provoquée par les robots familiers est sans doute nécessaire, mais c'est tout à fait insuffisant pour échapper à la société-robot. Une tonne de technique servie par mille pages de réglementations ne fait pas une once d'esprit. A force d'écraser les personnes singulières sous le poids des rubriques, la société risque la dés-humanisation, et le discernement spirituel devient indispensable. L'esprit unit, certes, et pour cela il doit se couler dans des formes contraignantes, des règles et des procédures. Mais au préalable, comme le savent tous ceux qui ont expérimenté l'esprit d'équipe ou l'esprit de famille, l'esprit doit distinguer, c'est-à-dire respecter la personnalité de chacun des membres. Les sciences humaines et les techniques de communication croient pouvoir mettre à la place de ce travail de l'esprit une parole, une loi ou une contrainte. Même si elle soulage un moment, la justification par la référence à la règle générale ou à la loi reste un pis-aller. Et penser que dans notre société, transformée en gigantesque robot, les formules, les images ou les procédures remplacent l'expérience vitale de la relation à autrui (et de son risque), c'est se payer de mots.

Etienne Perrot sj



■ Info

Abus sexuels

Entre décembre 2014 et mars 2015, 139 agents pastoraux du canton de Vaud ont suivi une série de sessions sur la prévention des abus sexuels, conformément aux vœux énoncés par Mgr Morerod, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

Cette initiation a été menée par l'association MIRA, spécialisée en prévention des abus sexuels pour les institutions. Les participants ont pu préciser certains termes - *abus, abus sexuel, actes d'ordre sexuel ou sphère personnelle* - avec, comme clé de référence, la notion de comportement adéquat, inadéquat et pénal.

Sur la base de situations rencontrées dans la pratique pastorale, ils ont été rendus attentifs à la manière de se comporter quand une personne se confie sur ce sujet ou quand une victime demande de l'écoute, ou encore sur la nécessité de fixer des cadres précis et des contextes relationnels clairs dans l'organisation de week-ends avec des enfants ou des jeunes. (apic/réd.)

■ Info

Haute école évangélique

La mouvance évangélique des protestants vaudois se lance dans un projet de haute école financée par des moyens privés, a rapporté le 24 mars dernier le site internet du quotidien *24 Heures*. La HET-pro - pour Haute Ecole de théologie « pro » - devrait ouvrir en 2016 ou en 2017, à Saint-Légier. Elle proposera des formations dans plusieurs domaines (jeunesse, social), mais le tronc commun sera l'étude de la Bible, de la théologie et de la vie d'Eglise.

L'Eglise évangélique réformée dans le canton de Vaud (EERV) désapprouve ce projet. Xavier Paillard, président du Conseil synodal de l'EERV, rappelle que l'idée d'une nouvelle école de théologie avait déjà été présentée en 2012 et que les membres des Eglises officielles de Suisse romande s'y étaient opposés. « La formation doit avoir lieu à l'Université plutôt qu'à l'interne des Eglises. Elle doit être académique et critique, en lien et en dialogue avec la société civile », explique-t-il. (apic/réd.)

■ Info

Chili, l'Eglise censure

Le cardinal Ricardo Ezzati, archevêque de Santiago et Grand Chancelier de l'Université pontificale catholique du Chili, a accusé le Père jésuite Jorge Costadoat de n'avoir pas respecté la doctrine de l'Eglise au sujet de la famille. Celui-ci a été démis de ses charges professorales dans cette même Université.

Le Père Costadoat avait jugé « contraire à la vérité de l'Evangile » le refus de la communion aux divorcés-remariés et avait prôné la reconnaissance de l'homosexualité par l'Eglise catholique. Il est soutenu par son provincial, le Père Cristian del Campo sj, et par une partie du corps enseignant pour qui la Faculté de théologie doit « refléter le pluralisme de l'Eglise ». Ainsi 175 enseignants de l'Université ont signé une lettre interne, dans laquelle ils soulignent que Jorge Costadoat n'a jamais remis en question le dogme chrétien, mais s'est simplement engagé dans la défense de positions qui seront abordées lors du prochain Synode sur la famille. Idées sur lesquelles d'ailleurs les cardinaux de diverses conférences épiscopales ont

exprimé leurs points de vue et auxquels les paroissiens ont été appelés par le pape à se prononcer ! Les signataires soulignent que cette « mesure arbitraire et injustifiée » porte préjudice à l'Université et anticipe une dégradation des sources de créativité nécessaires pour fournir un bon travail académique et scientifique. (réd.)

■ Info

Suisse, discussions synodales

Près de 5000 catholiques suisses ont participé aux secondes « discussions synodales », touchant à la sexualité et à la famille. L'appel aux fidèles à se joindre à des groupes de discussion sur les sujets qui seront traités au synode des évêques d'octobre avait été lancé en janvier par la Conférence des évêques suisses (CES). La Commission pastorale de la CES a reçu environ 500 retours de toute la Suisse, la plupart issus de dialogues au sein de groupes.

Dans certaines paroisses de Genève, les fidèles ont eu l'occasion de participer à de telles discussions après l'office du dimanche. « Les catholiques suisses ont été très créatifs concernant l'organisation et la forme données aux discussions », a assuré Arnd Bünker, directeur de l'Institut suisse de sociologie pastorale (SPI). (apic/réd.)

■ Info

Exode au Kosovo

Le Kosovo est affecté depuis quelques mois par une émigration massive. Les statistiques officielles sont encore floues, mais on évalue que 50 000 à

100 000 Kosovars ont quitté le pays depuis le début de l'année, pour la Serbie voisine. Un exode qui serait dû au changement de législation entre les deux Etats. Depuis avril 2014, les Kosovars peuvent en effet pénétrer librement sur le territoire serbe. Ainsi, selon le ministre de l'Intérieur serbe Nebojsa Stefanovic, 60 000 demandes d'obtention de naturalisation auraient été déposées par des Albanais du Kosovo. Un grand nombre de Kosovars cependant espèrent pénétrer en Hongrie, et donc dans l'Union européenne, via la Serbie. (Radio Vatican/réd.)

■ Info

Peine capitale

« Moins d'exécutions, mais plus de condamnations à mort en 2014. » C'est le bilan mitigé du nouveau rapport d'Amnesty International (AI) sur la peine de mort. L'augmentation du nombre des condamnations (500 de plus qu'en 2013) est due notamment au pic enregistré en Egypte et au Nigéria. Et pour ce qui est de l'application (parfois publique) de la sentence, figurent en tête du palmarès, la Chine, l'Iran, l'Arabie saoudite, l'Irak et les Etats-Unis. Selon AI, la peine capitale est même devenue une arme politique pour lutter contre le terrorisme. (Radio Vatican/réd.)

■ Info

Espoir en prison ?

En écho à l'attention manifestée par le pape François aux détenus, Caritas Italie a publié un dossier sur la situation carcérale dans le monde, en particulier à Haïti. Le rapport décrit les humilia-

tions, les tortures, l'absence d'eau potable, les conditions de vie dégradantes dans les geôles haïtiennes, et dénonce la pratique de la détention préventive et arbitraire, le déni du droit à un juste procès, le manque d'assistance juridique, la surpopulation... Le code pénal n'établit aucune distinction entre l'infraction et la peine. Ainsi une personne ayant volé une banane peut passer trois ans en détention. Sans compter que de nombreux individus sont oubliés en prison sans jugement préalable.

Citant le pape, Caritas veut croire pourtant que même dans des conditions extrêmes, la prison peut devenir un lieu d'inclusion et de miséricorde, où des parcours de formation, d'humanisation, de libération et de résurrection peuvent survenir. (*fides/réd.*)

■ Info

Bangladesh, athées en dangers

Depuis deux ans, une série de meurtres contre des journalistes, blogueurs et intellectuels sont commis au Bangladesh par des islamistes. Dernier en date, en mars dernier, celui de Washiqur Rahman, un athée de 27 ans. Amnesty International espère que les autorités vont enfin réagir. L'ONG déplore l'absence de poursuites, même après qu'une enquête ait été menée. Le message ainsi envoyé est que de tels actes sont tolérés. Un avis partagé par Reporters sans frontières, qui dénonce « la passivité des autorités en matière de protection des blogueurs, en particulier de ceux qui s'expriment et informent sur la religion, les libertés fondamentales et les extrémistes de toutes sortes ». L'organisation de défense de

la liberté de la presse a appelé le Premier ministre du Bangladesh « à combattre l'insécurité croissante dans le pays, sous peine de voir la fuite de tous les penseurs laïques et l'installation définitive d'une autocensure stricte dans les débats publics ».

Pour l'agence *Eglise d'Asie*, la violence à l'encontre des athées et des libres-penseurs ne faiblira pas tant que les partis islamistes maintiendront leur pression sur le gouvernement pour obtenir le vote d'une loi anti-blasphème semblable à celle qui est en vigueur au Pakistan. (*apic/réd.*)

■ Info

Importance de l'Afrique

Les jésuites parient toujours plus sur l'Afrique, encourageant les rapports entre les réalités africaines et européennes de leur Compagnie. C'est ainsi que les Provinciaux européens ont approuvé fin 2014 un financement de cinq ans destiné au Jesuit Historical Institute de Nairobi. « Le Père Général a voulu qu'une partie de l'Institut historique de Rome se transfère en Afrique, afin que l'histoire de l'Afrique soit lue et écrite avec des yeux africains », a déclaré le Père Lewis, président de la Conférence des jésuites d'Afrique et de Madagascar. L'Institut est promis à devenir un important centre de recherche. (*fides/réd.*)

■ Info

Plus d'armes en Afrique

Les importations d'armes par des Etats africains ont augmenté de 45 % en 2010-2014 par rapport à 2005-2009, révèle un rapport de l'Institut internatio-

nal de recherche sur la paix de Stockholm (SIPRI). Entre 2010 et 2014, l'Afrique a représenté 9 % du commerce mondial d'armes. Les plus grands importateurs du continent ont été l'Algérie (30 % du total des importations), le Maroc (26 %) et le Soudan (6 %). Le Nigeria et le Cameroun ont reçu pour leur part différentes fournitures pour faire face à la guérilla de la secte islamiste Boko Haram.

A signaler encore que certains véhicules blindés, fournis par une société canadienne, proviennent de lignes de production basées aux Emirats arabes unis et au Nigeria. Cette délocalisation de la production d'armes s'explique par la recherche de coûts de productions inférieurs et par le désir de contourner des normes plus restrictives en matière de commerce d'armements imposées par certains Etats. (apic/fides/réd.)

Info

L'Eglise et les armes

Suite à l'annonce de l'achat d'avions français *Rafale* par le gouvernement indien, le jésuite Christian Mellon, membre du Centre de recherche et d'action sociale (Ceras), a déclaré dans le journal *La croix* que l'Eglise ne justifie des ventes d'armes qu'en cas d'impérieuse nécessité de défense. « Toute autre utilisation d'armes est contraire à la morale chrétienne. »

Le Père Mellon se réfère à un texte publié en 1994 par le Conseil pontifical justice et paix du Vatican, intitulé *Le commerce international des armes, une réflexion éthique*. On peut y lire que « chaque Etat doit pouvoir justifier toute possession ou acquisition d'armes au nom du principe de la suffisance, au

terme duquel un Etat peut posséder uniquement les armes nécessaires pour assurer sa légitime défense ». La question à se poser est donc celle-ci : l'Inde fait-elle face à une réelle menace à laquelle les avions *Rafale* pourraient répondre ?

De son côté, toujours par rapport aux armes, Mgr Tomasi, observateur permanent du Saint-Siège aux Nations Unies à Genève, a demandé le 16 avril, lors d'une réunion sur les armes létales autonomes, l'interdiction des systèmes qui « échappent à un contrôle humain efficace ». La « substitution de la prise de décision humaine » par « des machines sophistiquées et autonomes » peut rendre les êtres humains « esclaves de leurs propres inventions », a-t-il déclaré, appelant à être attentif à « la fascination » et au « sentiment de puissance » engendrés par ces robots.

Si « toutes les guerres sont un pas en arrière dans la dignité humaine », une guerre menée unilatéralement par des systèmes technologiques où l'homme est absent peut augmenter cette dés-humanisation », car « la rencontre avec le visage d'un autre est l'une des expériences fondamentales qui éveillent la conscience morale et la responsabilité ».

(*La croix/apic/réd.*)

Le *Rafale*



L'homme idéal

« La définition de l'homme idéal ? Voilà bien une chose sur laquelle les filles et les garçons sont d'accord : intelligent, beau et fort. C'est la trilogie de la perfection masculine. Et pour tous ceux qui penseraient que l'être humain décrit dans ce portrait-robot n'existe pas, Guerlain détient la solution, condensée en une formule, celle de son nouveau parfum masculin : L'homme idéal. Bref, l'homme idéal est un ange dont on sent immédiatement la bonne odeur d'amande douce et de fève tonka.¹

En fait, cet homme idéal enfermé dans un flacon ressemble à Lucifer, ange déchu, porte-lumière dit son nom, et qui est aussi le père du mensonge. L'odeur surajoutée est comme un trompe-l'œil, un simulacre qui fait apparaître réel ce qui n'existe pas. Ainsi, dans la vie quotidienne, l'odeur des mots, l'odeur des valeurs que l'on brandit avec enthousiasme sans chercher à en discerner le coût, tout cet idéal dont nous embaumons notre atmosphère quotidienne, ignore les obstacles de la vie réelle et remplace le vécu. Il en va de même chez les chrétiens qui oublient que le Verbe s'est fait chair ; ils respirent la senteur des idées, ces idéaux de bonne odeur qui remplacent les anges de notre enfance, flottant comme un parfum dans l'air vicié de notre monde.

La publicité pour le parfum nommé L'homme idéal prétend que « ceux qui le porteront comme celles qui le sentiront seront poussés de façon irrésistible à vivre une rencontre inédite ».

Voilà de la magie fallacieuse, qui fait penser à ces filtres d'amour dont nous berçâmes les vieilles légendes du Moyen Age ; comme si une relation vraie était provoquée par la vertu d'un produit artificiel ! Le contrepoison de cette illusion se trouve dans le passage de l'Évangile où il est question, là aussi, d'un parfum de grand prix. Marie-Madeleine verse un flacon de parfum sur les pieds de Jésus (qui, lui, n'a pas attendu ce geste pour incarner l'homme idéal). Entre le parfum de la publicité et celui de Marie-Madeleine, c'est moins l'odeur que l'intention qui diffère ; et ça change tout. Le parfum dont nous parle l'Évangile ne crée pas l'amour, il est l'expression d'un amour déjà là.

Morale de l'histoire : il ne suffit pas d'imaginer Jésus en homme idéal pour rencontrer le Christ. L'amour nous précède toujours, et sa bonne odeur n'est pas le résultat d'un mélange d'amande et de fève tonka. Celui qui voudrait capter l'amour, serait-ce au prix d'idées aussi subtiles qu'un parfum de Guerlain, ne récolterait que le mépris. Comme disait ma grand-mère, « il y a des gens qui meurent en odeur de sainteté », mais cette bonne odeur ne s'achète pas sur le marché des idées.

Etienne Perrot sj

1 • A propos des anges, le choisir n° 664 du mois d'avril s'est proposé de retrouver leur parfum et leur voie au travers plusieurs articles. (n.d.l.r.)

Entracte synodal

L'heure bénie de la miséricorde

●●● **Michel Salamolard**, *Sierre Prêtre*¹

Loin d'être un temps mort, l'intervalle entre les deux assemblées du synode sur la famille est un moment capital du processus. Il doit permettre l'approfondissement et la réduction des tensions apparues durant la première phase. Ces tensions prouvent que le synode est une dynamique à l'écoute de l'Esprit et non une guerre des tranchées entre idéologues ecclésiastiques.

Deux tâches essentielles doivent être menées à bien. La première consiste à liquider une fois pour toutes la désastreuse opposition entre miséricorde pastorale et fidélité doctrinale. La seconde appelle l'Eglise à exercer en faveur des hommes sa liberté évangélique en matière de discipline sacramentelle.

La miséricorde de Dieu n'est pas un article de foi parmi d'autres. Elle est l'objet central - on exagérerait à peine en disant l'objet unique - de la révélation. Dès le premier Testament, elle est

ce par quoi Dieu se définit lui-même (cf. Ex 34,6). Elle se montre de plus en plus, infinie, gratuite, imbattable tout au long de l'histoire biblique. Loin de reculer devant le péché persistant des hommes, c'est face à lui qu'elle surabonde et triomphe. En Jésus-Christ, elle s'incarne de manière paroxystique. Elle se révèle dans tous les actes, toutes les rencontres, tous les enseignements du Nazaréen. Sur la Croix, elle éclate et fait éclater les représentations étriquées que nous pouvons nous en forger. Le comble du péché et du refus des hommes est l'occasion de manifester le comble de la miséricorde, où le péché est anéanti.²

L'âme de la doctrine

La miséricorde est la gloire de Dieu répandue sur l'humanité. Elle est la présence même de Dieu. Dans le Nouveau Testament, « gloire » traduit le mot grec *doxa*. De ce même mot dérive le terme « orthodoxie », bonne doctrine. La doctrine vraiment catholique n'est ni le catéchisme ni le droit canonique, mais l'accueil et l'annonce, en parole et en acte, de la révélation divine, dont le cœur est la miséricorde. Cette révélation est l'âme de la doctrine au sens large, telle qu'elle

La fin de l'année sera riche en actualités pour l'Eglise : cinquantenaire de la déclaration Nostra Aetate, lancement de l'Année sainte de la miséricorde (un thème cher au pape), mais aussi, bien sûr, synode 2015 sur la famille. D'ici là, pourquoi ne pas laisser mûrir certaines questions ? C'est ce que propose Michel Salamolard à propos de la tension entre miséricorde et doctrine.

- 1 • Auteur de plusieurs ouvrages, dont *La Suisse a-t-elle mal à son mariage ?* St-Maurice, Saint-Augustin 2014, 96 p. (n.d.l.r.)
- 2 • On ne relira jamais assez à ce propos les encycliques *Dives in misericordia* (1980) de Jean Paul II et *Deus caritas est* (2005) de Benoît XVI. Dire que cet enseignement n'a pas encore imprégné toute la théologie et toute la pastorale de l'Eglise est un euphémisme. Si quelqu'un semble en être conscient, c'est bien le pape François.

se répercute dans l'enseignement de l'Eglise, dans sa liturgie, dans la vie des saints. Privés de leur âme, l'enseignement et le culte deviennent lettre morte, fardeau pesant, dont le Christ est venu nous alléger.

Ame de la doctrine, la miséricorde est aussi celle de la pastorale. Cette dernière n'est rien d'autre que la manifestation aux hommes concrets, inlassablement pécheurs, de la miséricorde divine plus obstinée que leur péché.

Lors donc que nous établissons une opposition entre la miséricorde, d'une part, et la doctrine ou la pastorale, d'autre part, nous sommes dans l'erreur. Une erreur ruineuse, par laquelle, au nom de ce que nous décrétons être doctrine de l'Eglise, nous obscurcissions le cœur même de la révélation, empêchant les hommes d'accéder à la miséricorde infinie d'un Dieu dont nous avons préalablement voilé le visage.

L'opposition ici dénoncée est apparue durant la première assemblée du synode. Elle a atteint des sommets entre d'éminents cardinaux. Il fallait qu'un tel conflit éclate pour qu'il apparaisse clairement qu'il conduit à une impasse. S'il y a quelque chose à demander dans la prière, d'ici la fin du synode, c'est le dépassement de ce faux antagonisme et le triomphe de la miséricorde, en laissant à l'Esprit saint le soin de suggérer aux évêques et au pape la meilleure façon de garantir ce triomphe dans l'Eglise d'aujourd'hui.

Liberté pastorale

En Europe, l'accès des divorcés remariés à l'eucharistie est un problème récurrent depuis des dizaines d'années. Jamais résolu de façon satisfaisante, il resurgit à l'occasion du synode sur la

famille.³ Commençons par rappeler que la discipline actuelle de refus repose sur deux fondements indiscutables : la volonté du Christ appelant à l'indissolubilité du mariage (cf. Mc 10,2-12 et parallèles) et le principe posé par saint Paul invitant à examiner sa conscience avant de communier, sous peine de manger sa propre condamnation (1 Co 11,27-29).⁴

Si ces deux principes sont indubitables pour un chrétien, leur liaison, en revanche, n'est affirmée nulle part dans l'Écriture. Elle est établie de façon rigoureuse par l'Eglise latine et de manière plus souple par les Eglises orientales. Elle relève donc de la liberté pastorale de l'Eglise, de son « pouvoir de lier et de délier » (cf. Mt 16,19).

Avant d'examiner ce pouvoir, explicitons ce qui vient d'être affirmé. Pour autant qu'on puisse en juger d'après le témoignage évangélique, si Jésus a clairement appelé ses disciples à un mariage indissoluble, il n'en a jamais tiré la conclusion que les contrevenants seraient privés de la communion ecclésiale ni de la communion eucharistique, encore moins du pardon divin. Quant au principe de discernement de Paul, lui-même n'en donne aucune application concernant les fidèles en situation matrimoniale irrégulière. C'est donc bien la manière dont l'Eglise articule ces deux principes qui mérite d'être approfondie, de façon renouvelée, face

3 • Les réflexions qui suivent s'appliquent par analogie à un autre problème aigu dans les Eglises d'Afrique : l'accès au baptême des catéchumènes polygames.

4 • Voir notamment **Congrégation pour la doctrine de la foi**, *Lettre aux évêques de l'Eglise catholique sur l'accès à la communion eucharistique de la part des fidèles divorcés remariés*, Rome 14.09.1994, et **Benoît XVI**, Exhortation post-synodale *Sacramentum caritatis* sur l'eucharistie (surtout n° 29), Rome 22.02.2007.

aux défis pastoraux énormes à relever dans le monde.

Le pouvoir de lier et de délier est ordonné au salut. « C'est pour que nous soyons libres que le Christ nous a libérés » (Ga 5,1). Lier et délier ne sont pas deux cartes dont disposerait l'Eglise, pour les jouer de façon discrétionnaire. Tout son pouvoir tient à celui du Christ, lequel vise exclusivement le salut de l'homme pécheur. C'est le pouvoir de la miséricorde infinie.

Le pouvoir de lier est subordonné à cet objectif. Il correspond au rôle pédagogique attribué par Paul à la loi, qui fait apparaître le péché mais est incapable d'en délivrer (cf. Rm 6,7-13). Heureusement, « chose impossible à la loi, Dieu, en envoyant son propre Fils avec une chair semblable à celle du péché, a condamné le péché dans la chair » (Rm 8,3). Toutes les sanctions dans l'Eglise sont purement médicinales, en vue de la grâce, et jamais punitives.

L'Eglise n'est donc pas tenue par le lien qu'elle a établi elle-même entre les deux principes cités plus haut. Réfléchir à ce lien s'impose à elle aujourd'hui comme une évidence et l'oblige à exercer sa liberté selon ce que l'Esprit saint lui fera comprendre à l'occasion du synode sur la famille.

Sagesse thomasienne

Rappelons pour finir la position de saint Thomas d'Aquin.⁵ Qu'est-ce qui peut empêcher la réception de l'eucharistie ? Thomas répond en distinguant deux types d'empêchement. Il y a d'abord un obstacle en soi, évident, qui tient à la nature même de l'eucha-

ristie. C'est le péché mortel. L'eucharistie nous unit dans l'amour au Christ et à son Eglise ; le péché mortel nous en sépare. C'est à cela que s'applique le pressant appel paulinien à « discerner le Corps », sous peine de « manger sa propre condamnation ». Cet appel s'adresse à la conscience droite et éclairée de chaque fidèle. L'Eglise peut soutenir ce discernement par d'utiles repères, mais elle ne saurait se substituer à la conscience personnelle pour en juger.

Le second type d'empêchement relève du jugement prudentiel de l'Eglise quand elle édicte des règles destinées à favoriser une participation fructueuse à l'eucharistie. Ce fut le cas du jeûne eucharistique, dont on se rappelle l'importance disproportionnée qu'il a revêtue jadis.

La question de l'accès des divorcés remariés à l'eucharistie entre de toute évidence dans la seconde catégorie d'empêchement. C'est donc à une difficile mais salutaire révision de sa liberté pastorale que notre Eglise est appelée. Il ne s'agit ni de permettre ni d'interdire, mais de conduire les fidèles (et les pasteurs) par-delà le permis et le défendu, vers leur propre liberté dans le Christ, en témoignant pour eux de l'invincible miséricorde du Christ, dont l'eucharistie est le signe sacramental par excellence.

M. S.

5 • *Somme théologique* III, q. 80, art. 8.

L'Esprit de Dieu

Puissance créatrice

●●● **Christophe Chalamet**, Genève

Professeur de théologie systématique, Université de Genève

La théologie contemporaine, un peu partout, est en pleine « redécouverte » de l'enseignement au sujet du Saint-Esprit. C'est l'un des bienfaits du mouvement œcuménique et du développement de la théologie chrétienne des religions.

L'enseignement théologique du Saint-Esprit est traversé par un immense effort de « ressourcement ». Cela ne devrait pas nous surprendre, au moment où les vagues charismatique et pentecôtiste continuent d'être importantes.

Plusieurs facteurs expliquent ce regain d'intérêt. En théologie, on lit toujours plus d'auteurs débordant la tradition (y compris les « Pères » des premiers siècles, pour qui l'Esprit était vital). La « redécouverte » de l'Esprit s'explique aussi en raison du fort déclin, en Europe et ailleurs, de l'attachement aux institutions religieuses traditionnelles et de la montée, concomitante, des « spiritualités ». La théologie chrétienne des religions, enfin, a compris que la pneumatologie¹ permet de dépasser diverses tentations exclusivistes, voire fondamentalistes, tant catholiques (cf. le fameux adage « hors de l'Eglise point de salut », souvent mal compris) que protestantes (le mésusage de certains versets bibliques réputés infaillibles au détriment d'autres).

Identité de l'Esprit

La théologie chrétienne s'est donc remise à lire, par exemple, Basile de Césarée et son grand *Traité du Saint-Esprit*, rédigé en 374-375. Basile y écrit : « A quoi donc comparer la situation présente ? En toute vérité, elle res-

semble un peu à un combat naval qu'ont engagé, pour de vieilles querelles, des gens belliqueux, rompus aux batailles sur mer et animés d'une grande colère les uns contre les autres. »² Le combat en question concernait l'identité de l'Esprit : est-il subordonné au Père, voire aussi au Fils ? permet-il de remonter au Père via le Fils, en un mouvement ascendant ?

Dans une prière de louange, au lieu du traditionnel « Gloire au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit », Basile avait dit : « Gloire au Père, avec le Fils et avec le Saint-Esprit. » Ce petit mot avec suscita une controverse. Basile présumait ainsi l'égalité de l'Esprit avec le Père et le Fils. Toute la question de l'« homo-ousie », c'est-à-dire de l'identité « con-substantielle » (égalité d'essence) de l'Esprit par rapport au Père et au Fils, était posée,³ comme elle l'avait été cinquante ans plus tôt lors du concile de Nicée pour la personne du Fils. Au IV^e siècle, la question tournait donc autour de l'identité de l'Esprit et de son « homo-timie » (Basile préfère ce terme, renonçant à parler d'« homo-ousie »), c'est-à-dire de l'« égale vénération » due à l'Esprit, au Fils et au Père. Cette

1 • Etude du Souffle, de l'Esprit saint. (n.d.l.r.)

2 • Début du ch. 30 ; *Sources chrétiennes* 17bis.

3 • Cf. **Michel Corbin**, *L'Esprit saint chez Basile de Césarée*, Paris, Cerf 2010, 416 p.

formulation sera intégrée dans le Symbole de Nicée : « Avec le Père et le Fils, il reçoit même adoration et même gloire », mais elle contribuera au schisme de 1054. La question se pose différemment aujourd'hui,⁴ où l'on s'intéresse moins au « statut » de l'Esprit par rapport au Père.

Peu, en effet, cherchent à mettre en cause les grandes thèses de Basile. Et pourtant l'une des questions qui demeurent a trait à la relation de l'Esprit vis-à-vis du Fils. Que « fait » l'Esprit que ne font le Père ou le Fils ? N'est-il pas vrai que ce que fait l'Esprit, le Fils le fait lui aussi, et même « mieux » ?⁵ Ou, pour reprendre l'image proposée par Irénée de Lyon, si le Fils et l'Esprit sont les « deux mains » du Père, quel est le rapport entre ces deux mains ? Y a-t-il une certaine indépendance entre elles, ou y a-t-il interdépendance ? S'il y a une coordination, de quel type est-elle ? L'action de l'Esprit est-elle parfaitement subordonnée et intégrée à celle du Fils ? Ou, au contraire, celle du Fils est-elle subordonnée à celle, plus vaste, de l'Esprit ?

Unité différenciée

Les conséquences de ces options divergentes sont importantes, notamment pour la théologie *chrétienne* des religions : d'un côté, l'action de l'Esprit, qui « souffle où il veut », est toujours

simultanément l'action du Christ : l'Esprit n'est jamais sans le Fils, dont il dépend. De l'autre, le Fils lui-même dépend de l'Esprit, qui le dépasse et n'est donc pas toujours « lié » au Fils. Cela permet d'envisager une présence de l'Esprit dans le monde - y compris dans les diverses traditions religieuses - qui n'est pas forcément liée au Christ.

Cela suscitera l'approbation de celles et ceux qui se méfient de tout « impérialisme » religieux qui ne considère comme éléments de vérité chez l'autre que ce qui ressemble à « sa » propre tradition et qui parle de ces éléments de vérité comme d'une sorte de « préparation » à l'Évangile vers lequel toute saine tradition religieuse tend.

On voit bien les problèmes de cette dernière position, que beaucoup cherchent à dépasser. Il n'en reste pas moins que la question mérite d'être posée : peut-on de la sorte séparer les deux « mains » de Dieu et faire comme si elles avaient une réelle autonomie l'une par rapport à l'autre, et les deux par rapport au Père ? Ne vaut-il pas mieux penser le Fils et l'Esprit, en suivant la suggestion formulée à Chalcédoine en 451, sans les confondre ni les séparer, sans craindre donc de formuler, de manière forcément provisoire et jamais définitive, une théologie chrétienne des religions ?

Ne pas confondre les choses revient à accorder à l'Esprit une action propre, qui ne peut être simplement ramenée à l'œuvre du Christ. Mais ne pas séparer interdit toute autonomisation pure et simple de l'action de l'Esprit par rapport à celle du Christ.

Tant Basile que Calvin cherchaient à comprendre l'*unité différenciée* de l'acte de Dieu Père, Fils et Esprit. Il y a, selon Basile, « le Seigneur qui ordonne, la Parole qui crée, le Souffle qui affermit », autrement dit « le Père comme

4 • Cf. les débats sur la procession de l'Esprit : procède-t-il du Père seul, comme le maintiennent les Orientaux, ou alors du Père et du Fils, comme l'ont soutenu les Latins dès Tertullien (III^e et IV^e siècles) ? Cf. **A. Edward Sicienski**, *The Filioque. History of a Doctrinal Controversy*, Oxford, Oxford University Press 2010, 368 p.

5 • **Eugene F. Rogers Jr. éd.**, *The Holy Spirit. Classic and Contemporary Readings*, Oxford, Wiley-Blackwell 2009, p. 1.

cause "principielle" de tout ce qui est fait, le Fils comme cause "demiurgique" [c'est-à-dire créatrice], l'Esprit comme cause "perfectionnante" ». C'est-à-dire : le Père « crée par le Fils et parfait dans l'Esprit ».⁶

Calvin écrira, de manière similaire, formulant une sorte de règle : « [...] au Père le commencement de toute action, et la source et origine de toutes choses est attribuée ; au Fils, la sagesse, le conseil et l'ordre de tout disposer ; au Saint-Esprit, la vertu [c'est-à-dire la puissance] et efficace [l'efficacité] de toute action. »⁷

Créateur de vie

Ces affirmations rappellent qu'il est problématique d'attribuer la création au Père, la réconciliation au Fils et la rédemption finale à l'Esprit, comme le font souvent nos « symboles » ou crédos traditionnels. Le Fils et l'Esprit sont à l'œuvre dans l'acte créateur lui-même : « Par sa parole, le Seigneur a fait les cieux, et toute leur armée, par le souffle de sa bouche » (Ps 33/32,6). De même, dans l'œuvre de revivification de la création, la parole et le souffle vont de pair (Ez 37,5 et 9), suscitant la confiance, l'espérance et l'amour. Et dans la consommation finale (eschatologique), la parole et le souffle continueront d'agir, l'Esprit ayant un rôle prédominant dans la « réalisation » ultime du dessein de Dieu. Lui qui est source de « communion » (*koinonia* ; 2 Co 13,13) représente dans sa réalité même et dans son action l'intention originelle, ultime et toujours renouvelée de Dieu.

Dans toutes les étapes de l'histoire de Dieu et de la relation de Dieu avec l'univers, l'action du Père n'est pas sans celle de la Parole et du Souffle (l'Es-

prit).⁸ Outre les quelques formules de type trinitaire dans le Nouveau Testament (Mt 28,19, 2 Co 13,13), c'est le grand texte de Paul sur l'Esprit (Rm 8,22-27 ; cf. aussi Ga 4,4-7) qui articule de manière particulièrement saisissante l'œuvre de l'Esprit en relation avec le Fils et le Père : « Et si l'Esprit de Celui [lire : le Père] qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous » (Rm 8,11 et 8,15-16).

L'Esprit est l'Esprit « de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts », l'Esprit de « Celui qui donne la vie » et par qui la vie est donnée et redonnée. Il atteste donc « à notre esprit » mais (re-)vivifie aussi nos corps. Il ne doit donc pas être compris indépendamment de la matière, du corps, même si lui-même n'est pas matériel. Il libère de l'esclavage et conduit vers la liberté et la vie : « Au souffle de tes narines, les eaux s'amoncelèrent, les flots se dressèrent comme une digue, les abîmes se figèrent au cœur de la mer. [...] Tu fis souffler ton vent, la mer les recouvrit. » (Ex 15,8 et 10).

Du récit créateur du second chapitre de la Genèse jusqu'à la tentative par Paul (1 Co 15) de parler de la résurrection des morts, et donc de ce qui vient à la fin, l'Esprit est présenté comme *zoopoion*, soit comme « créateur de vie ». C'est là d'ailleurs l'une des principales affirmations du Symbole de Nicée à propos de l'Esprit.

6 • **Basile**, *Traité du Saint-Esprit*, ch. 16.

7 • **Jean Calvin**, *Institution de la religion chrétienne*, t.1 (livre 1, ch. 13, section 18), Paris, Jean-Daniel Benoît/Vrin 1957, p. 167.

8 • *Ruah* (souffle, en hébreu : mot féminin) et *pneuma* (souffle, en grec : mot neutre).

Le dessein de Dieu

La réflexion sur l'Esprit saint permet ainsi de réaliser que ce dont parle la foi chrétienne ne porte pas simplement sur des événements qui se sont déroulés il y a 2000 ans ou plus, mais qu'elle s'oriente vers Dieu qui se rend présent aujourd'hui, pour animer tout ce qui est et pour conduire sa création à son achèvement.

L'Esprit est la « puissance » à l'œuvre dans toute l'existence de Jésus : de son engendrement (Mt 1,20) à son baptême (Mt 3,16). Mais l'identité messianique accordée à Jésus via l'Esprit - comme il l'avait fait pour Saül et la figure messianique chez Esaïe (cf. 1 S 16,33, Es 58,6 et Lc 4,18) - n'a rien à voir avec une sorte de béatitude facile, de surface. Immédiatement après le récit du baptême, l'Esprit, en effet, conduit Jésus « au désert pour être tenté par le diable » (Mt 4,1).

Il est impossible de parler de Jésus de Nazareth et de son identité messianique sans parler, au même moment, de l'Esprit de Dieu qui l'envoie, qui repose sur lui, qui le relève et qui le rend présent, aujourd'hui encore, partout où Dieu se rend présent, dans et au-delà des Eglises.

L'Esprit vise la réalisation du dessein de Dieu, il oriente l'univers et notre monde vers cette réalisation. L'être humain craint-il de se perdre dans une telle communion ? Se pourrait-il qu'au contraire il se trouve lui-même dans cette communion avec Dieu, avec son prochain, avec la création tout entière et avec son propre être ?

L'Esprit relie non seulement le Père et le Fils, comme on le voit au baptême et à la résurrection de Jésus, mais il répand la vie de Dieu dans notre monde (Rm 5,5). Et comme il est lien d'amour et de solidarité, il n'y est pas question de

fusion et de confusion des êtres ou des essences, mais d'une relation dans laquelle communion et altérité vont de pair, l'une ne supprimant pas l'autre. L'Esprit nous rappelle ce que nous ne voulons pas toujours savoir (et que la crise écologique nous redit avec force) : nous sommes tous reliés les uns aux autres. « Nul n'est une île » (John Donne, repris par Thomas Merton).

Vivre selon l'Esprit, c'est se savoir relié et vivre (plutôt que nier) cette relation à Dieu, au prochain, à la création et à soi. C'est donc quelque chose qui a à voir avec notre vie au quotidien, dans ses aspects les plus ordinaires. Le moindre souffle que nous respirons rappelle le lien qu'effectue l'Esprit : le souffle humain a part au souffle divin et dépend de lui.

Cette relation à Dieu sera un jour celle du « face à face » (1 Co 13,12). Mais cela, loin d'être déjà notre expérience, relève de notre espérance, de notre confiance et de notre amour. La « nouvelle création », suscitée par l'Esprit qui renouvelle toutes choses, n'arrive pas sans douleurs. Entre l'origine et le terme du dessein de Dieu, il y a la vie communautaire des chrétiens, le temps de l'espérance contre toute espérance, le temps de l'Eglise qui est appelée (*ekklesia*) à faire signe, de manière anticipatrice, vers la « communion » qu'est et que désire Dieu.

Chr. Ch.

Le Grand Connecteur

L'Esprit et le cerveau

●●● **John C. Haughey sj**, Washington

Chargé de recherche au Woodstock Theological Center

Il est habituel de séparer les explications de la science, qui portent sur le comment, de celles de la foi, axées sur le pourquoi. Or les recherches des neurosciences sur le cerveau, alliées à celles des théologiens sur l'Esprit pourraient s'avérer être un mélange détonant, porteur de réponses.

En ce « siècle du cerveau », un très grand nombre de recherches sont en cours, certaines financées par des Etats, d'autres, à une échelle plus locale, par des universités.¹ La compétition entre ces projets rappelle la course à l'exploration de la lune, voici quelques décennies. Qui plantera le drapeau de l'explication définitive sur le territoire du cerveau ? En réalité, plus on accumule de données scientifiques, plus celles-ci paraissent inexplicables.² Je me suis moi-même penché sur ces recherches, animé par l'idée que l'Esprit et les données empiriques sont indissociables.³ J'avais en tête l'exhortation adressée par Ignace aux jésuites et à tous ceux qui sont proches de la spiritualité ignatienne : « Chercher et trouver Dieu en toutes choses ».

Acquérir ces connaissances cependant ne suscita pas en moi de piété instantanée, du style « quelques informations sur les neurones, et hop ! je reconnais Dieu comme leur auteur ». Plus je m'informais, plus mon étonnement allait croissant face à la complexité du cerveau, cet organe ne pesant guère plus d'un kilo, logé entre mes deux oreilles et dont je me servais depuis ma naissance.

On distingue neuf régions dans le cerveau : les cortex frontal et moteur, les lobes pariétal, occipital et temporal, le corps calleux, le thalamus, le cervelet et le tronc cérébral. Ces régions sont connectées par près de 160 000 kilomètres de fibres nerveuses, la matière blanche. Chacun des 86 milliards de neurones de notre cerveau est distinct, individuel et doté de particularités. Et chacun d'eux agit de manière semblable dans son lieu minuscule. Ainsi chaque neurone est monogame : il n'interagit qu'avec un seul autre neurone qui, à son tour, agit de même avec un troisième, et ainsi de suite. Et je ne mentionne même pas les axones, ni les dendrites, les synapses ou les neurotransmetteurs, les composants chimiques, biologiques et physiologiques, ou encore les éléments électriques qui

- 1 • Les principales percées actuelles des neurosciences concernent le cerveau de la souris. Une attention soutenue se porte également sur le cerveau humain.
- 2 • Pour se familiariser avec le sujet : **Carl Zimmer**, « A Voyage Into the Brain », in *National Geographic*, février 2014.
- 3 • Si les théologiens ignorent ou laissent de côté les données empiriques dans leurs recherches, ils finiront probablement par « trouver Dieu », mais d'une manière qui ne rendra pas justice à leurs travaux. Car ils risquent d'être soupçonnés d'avoir recours à un « dieu bouche-trou »...

composent ce tout. Même le cerveau le plus élémentaire, celui du ver, a un nombre de connexions proprement « einsteinien » lui permettant de vivre sa vie de ver !

Tout cela est digne d'émerveillement. Mais ce qui l'est encore plus, c'est le fait que l'ensemble fonctionne au travers de ses propres interconnectivités et non du fait de notre intentionnalité. Chaque élément est vivant et agit selon un ordre précis. Chaque partie « sait » ce qu'elle a à faire !

Quid du chef d'orchestre ?

Je me faisais alors l'effet d'être à la fois un spectateur en train d'observer une merveille, et le bénéficiaire d'un phénomène permanent et inexplicable. Il me paraissait invraisemblable qu'un nombre si incalculable d'éléments puissent fonctionner en harmonie, comme si mille orchestres symphoniques jouaient simultanément dans le ton et en mesure - sans chef d'orchestre en vue ! Car le plus grand mystère réside bien dans l'interconnectivité de chacune de ces parties.

A présent, il m'apparaît clairement que comprendre le comment et le pourquoi de ces connexions dans le cerveau demande plus qu'une information scientifique, si précieuse soit-elle. Comment s'explique la première apparition de ces phénomènes chez l'homo sapiens ? et le fonctionnement des neurones qui s'opère au travers des milliards d'interactions chez l'être humain d'aujourd'hui ? Il doit bien exister autre chose que les éléments mentionnés ci-dessus pour connecter ces points les uns aux autres !

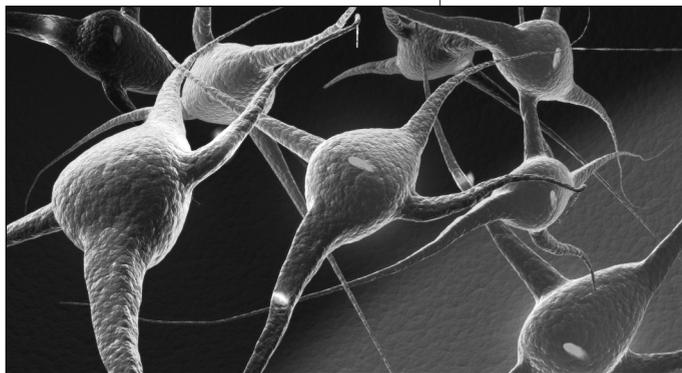
D'autres questions surgissent encore s'agissant de connexion, par exemple

celle qui existe entre le cerveau et l'esprit, la conscience, les intuitions, les habitudes, les tendances, les croyances, les émotions, le comportement, les pensées, etc. Comment ces ensembles se forment-ils ? Comment devenons-nous des êtres unifiés alors que nous sommes composés de tant de parties diverses ? Ce questionnement en réalité précède les recherches scientifiques et a reçu des réponses inspirées par la foi. Mais comment relier ces explications apportées dans le passé à celles que les recherches sur le cerveau amènent aujourd'hui ?

Les mises en récit de la foi sont de fait des histoires de connexion, et l'une d'entre elles est chrétienne. La foi chrétienne s'ouvre, en son premier acte, dans la scène de l'Annonciation, sur la connexion primordiale entre l'Esprit divin et l'humanité. L'enfant qui naît, l'homme Jésus, a été reconnu par la foi comme le Messie promis. Ceux qui ont suivi Jésus ont médité sur le lien - la connexion - existant entre lui et Dieu, entre son esprit et l'Esprit de Dieu, et entre cet Esprit et eux-mêmes.

Pour la foi chrétienne, avant que n'existe un quelconque moyen humain d'opérer une connexion, il y a un Connecteur, l'Esprit, qui rend possible toute connectivité. L'Esprit suscite chez les

Synapses



humains le besoin et les capacités nécessaires à toute connexion, en l'occurrence, entre le cerveau et nous, entre notre esprit et notre foi et l'Esprit.

Basile de Césarée, l'ancêtre de la pneumatologie (la théologie de l'Esprit), vivait au IV^e siècle. Mais il était déjà un connecteur par excellence.⁴ Pour lui, l'Esprit était « le complément de la divine et bienheureuse Trinité ».⁵

Or si l'Esprit complète la Trinité, qu'accomplit-il lorsqu'il s'étend à l'ordre de l'économie du salut ? Le premier livre de la Bible hébraïque décrit l'Esprit comme le vent puissant « qui tournoyait sur les eaux » (Gn 1,2) et qui, au commencement, imposa un ordre au chaos. Il est là, fournissant le moyen de donner sens à ce qui sans lui serait inexplicable. Ainsi le rôle de l'Esprit est d'établir des connexions entre tout ce qui existait, existe ou existera... à commencer par la Trinité elle-même.

Basile est avec Grégoire de Nysse et Grégoire de Naziance l'un des trois théologiens cappadociens à avoir élaboré cette pensée théologique, qui s'avérera si fertile lors des conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381), où fut formulé le credo qui confesse « l'Esprit qui est Seigneur et qui donne la vie ». Si cela est vrai, c'est l'Esprit qui est la source de la vie du cerveau et les neurosciences élaborent le fondement empirique de cet article de foi séculaire... Une forme d'intentionnalité, en effet, est inscrite dans le neurone. Celle-ci vient-elle de l'élément physique ou est-ce l'inverse ? Qui le sait ? Il semblerait en tout cas qu'il s'agisse d'une connexion qui se communique de proche en proche, à partir de l'interne de la Trinité, à l'ensemble de la création, à l'humanité et aux éléments les plus infimes de notre tête.

Cette affirmation inhabituelle ne va pas à l'encontre des faits réels ou de toute

autre réponse. En revanche, elle pourrait bien comporter un reproche adressé aux humains pour l'ignorance massive - et la négligence - qu'ils ont manifestées en ne reconnaissant pas le rôle que joue l'Esprit dans chacune des interactions qui a lieu dans la vie de leur cerveau.

Loin des ismes

La connaissance du cerveau et l'Esprit sont donc indissociables si nous voulons parvenir à une explication plus complète de l'un et de l'autre ... et de nous-mêmes. Sans l'Esprit, à commencer par la divinité, il n'y a pas de connectivité. Avec l'Esprit, les liens s'établissent du début à la fin. La pneumatologie est la discipline théologique qui, depuis des siècles, recherche notamment *ce que* Dieu veut nous faire connaître. Mais maintenant, grâce à nos nouvelles connaissances sur le cerveau, nous pouvons découvrir *comment* l'Esprit accompagne les éléments les plus infimes de l'anatomie cérébrale.⁶

Une connaissance d'ensemble est beaucoup plus satisfaisante qu'un savoir fragmentaire. Scientisme et empirisme, dogmatisme et fondamenta-

4 • John C. Haughey a donné une conférence sur ce thème à Genève - *What Basil can teach the Human Connectome Project (and vice versa)* - en mars 2014, dans le cadre du colloque « Pneumatologie et théologie contextuelle » organisé par la Faculté de théologie de Genève.

5 • *Hexaemeron*, collection de neuf homélies de saint Basile sur la cosmologie des premiers chapitres de la Genèse.

6 • Cf. **John Haughey sj**, *Where is Knowing Going ? The Horizons of the Knowing Subject*, Washington, Georgetown University Press 2009, 224 p. Cet ouvrage a été nommé meilleur livre 2010 dans le domaine de l'éducation par l'Association de la presse catholique des Etats-Unis.

lisme sont quatre « ismes » qui ont mauvaise réputation, et à juste titre, car chacun d'eux exclut formellement les questions qu'ils n'envisagent pas et prétend se satisfaire des réponses qu'il apporte dans les limites réduites de ses a priori. Des disciplines qui ne portent pas en elles la soif d'un champ de recherche plus vaste ne sont pas saines, car un savoir sain cherche toujours à atteindre des explications plus complètes.

Gratitude et louange

Ignace de Loyola voulait que chaque jésuite passe par les *Exercices spirituels* durant sa formation. Au commencement des *Exercices*, il est demandé de méditer sur le « principe » ou « fondement » qui affirme que tout être humain a été créé pour louer Dieu, le respecter et le servir.

Je propose ici une halte pour louer Dieu pour le cerveau - le mien, le vôtre et même celui de la souris ou du ver qui contribue à faire progresser notre connaissance. Car s'il est vrai que Celui qui donne la vie, c'est-à-dire l'Esprit, permet au cerveau de vivre en chacun, le moins que nous puissions faire est de dire notre reconnaissance au Donateur ! Gratitude et louange sont appropriées, ne serait-ce que pour la générosité totale de l'Esprit, qui a accompagné un nombre incalculable d'actes par lesquels le cerveau agit de mille manières, depuis l'apparition de la vie. Bien peu d'entre nous prennent conscience du fait que nous ne saurions constituer à nous seuls l'explication de ces processus complexes.

Dans les liturgies catholiques, le canon eucharistique se conclut par une louange adressée à Dieu le Père et à son Fils, à qui sont rendus, « dans

l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles ». Cette unité n'est pas seulement une réalité interne à la Trinité, elle s'étend à toutes les créatures qui, de manière analogue, ont une activité cérébrale.

Partout où la vie existe, l'assistance de l'Esprit rend capable d'agir, chacun dans sa propre logique, petite ou grande. Ainsi en est-il de l'oiseau qui s'affaire devant ma fenêtre ou de l'arbre verdoyant dont les feuilles persistantes restent vertes... Il appartient à ceux dont le regard porte au-delà de ce que ces créatures peuvent percevoir, de dire qui est Celui qui leur permet de continuer à faire ce qu'elles font.

Nous ne sommes pas ici en train d'inventer un Dieu qui comblerait les vides de notre savoir. Mais à mesure que se révèle le caractère extraordinaire de l'activité du cerveau, nous sommes invités non seulement à nous émerveiller devant sa complexité, mais à faire remonter sa vie et son fonctionnement à une causalité qui le transcende, au-delà même de notre propre esprit et de notre propre âme.

Cinq affirmations pourraient contribuer à compléter nos recherches empiriques sur le cerveau : le vivant vit parce que l'Esprit lui donne vie ; la capacité que l'Esprit donne au cerveau est la faculté d'établir des connexions ; les activités de tous les éléments du cerveau vont dans le sens de la connexion et non de l'autonomie propre ; la causalité à l'œuvre ne se caractérise pas par le déterminisme, mais par un accompagnement, même au niveau le plus microscopique. Et la dernière : tout cela n'a rien de surprenant si la cause en est l'amour.

J.C. H.

(traduction : Cl. Chimelli)

Des robots et des hommes

L'illusion de l'empathie

●●● **Serge Tisseron**, Paris

Psychiatre, chercheur associé à l'Université Paris Diderot¹

Les robots sont de plus en plus présents dans nos vies et de plus en plus anthropomorphes. L'« empathie » qui peut se développer avec ces objets est à double tranchant. Il convient de réfléchir à la relation que nous voulons entretenir avec eux, pour ne pas nous laisser piéger dans des relations fausses.²

Deux chercheurs en robotique rapportent cette anecdote. Une femme âgée doit recevoir chez elle le robot de compagnie et de téléassistance uBOT-5. Il s'agit d'une machine capable d'identifier ses interlocuteurs, de dialoguer avec eux, de reconnaître leurs manifestations pathologiques et de leur rappeler leur prise de médicaments. Avant d'installer la machine chez la vieille dame, les techniciens lui en expliquent les caractéristiques. Elle s'écrie : « Que cela va m'impressionner quand ce charmeur va me toucher, me regarder et me rappeler l'heure de mes médicaments ! »³

Cette situation pose une question essentielle : notre relation aux machines contient une part de désirs qui échappe aux tâches techniques pour lesquelles elles sont conçues. Certes, les concepteurs des robots nous les présentent comme de simples objets utilitaires, mais nous serons inévitablement enclins à les traiter comme des humains. C'est ce que résume un rapport de l'armée américaine sur les soldats utilisant des robots démineurs : « Il est très clair pour les militaires que le robot est un outil, mais [...] ils interagissent parfois avec eux comme ils le feraient avec un être humain ou un animal. »⁴ Et quand le robot devient capable de simuler des

émotions, l'observateur a beau savoir que ces émotions ne sont pas réelles, il n'en est pas moins enclin à les croire... Si nous ne réfléchissons pas dès aujourd'hui à ce que seront nos relations avec de tels robots, nous risquerions bien de basculer demain dans deux attitudes extrêmes et dangereuses : soit refuser ces machines sous prétexte qu'elles sont des ersatz d'humains qui brouillent les repères de la conscience, de la dignité et de la liberté, soit voir en elles une nouvelle catégorie du vivant à laquelle il faudra octroyer des droits.

La question ne date pas d'aujourd'hui. Notre culture s'est largement détournée du problème de la place des technologies dans nos vies, sauf pour s'en

- 1 • Serge Tisseron est l'auteur de nombreux ouvrages de psychanalyse et s'intéresse spécialement au monde de la télévision, des bandes dessinées et des univers virtuels. (n.d.l.r.)
- 2 • Une version plus étoffée de cet article est parue dans *Études*, Paris, novembre 2014, pp. 33-44.
- 3 • **Agnès Guillot** et **Jean-Arcady Meyer**, *Poulpe fiction. Quand l'animal inspire l'innovation*, Paris, Dunod 2014, p. 149.
- 4 • Thèse de **Julie Carpenter**, *The Quiet Professional. An investigation of US military Explosive Ordnance Disposal personnel interactions with everyday field robots*, Washington University 2013.

inquiéter. Seul Gilbert Simondona construit une théorie de l'homme et de ses objets placée sous le signe de l'humanisation réciproque. Pour lui, l'origine de l'incompréhension de l'homme vis-à-vis des technologies s'enracine dans la non-connaissance de la nature et de l'essence de la machine.⁵ C'est vrai, mais c'est insuffisant.

Relations à l'objet

Cette incompréhension trouve tout autant son origine dans le déni des relations complexes que nous entretenons avec nos objets familiers. La preuve en est la honte que nous pouvons ressentir pour notre attachement à un objet hors d'usage (un vêtement, un meuble usagé), pour le désir « incompréhensible » que nous avons de le garder bien qu'il ne nous rende plus service. Ces expériences contiennent déjà l'infinie subtilité de ce qui sera mobilisé demain dans nos relations avec les robots.

Nous devons prendre en compte le fait que nous ne faisons pas qu'utiliser nos objets. Nous les aimons aussi... De ce point de vue, les robots nous obligent à nous intéresser à « l'obscur désir pour les objets » qui nous habite, pour paraphraser Luis Buñuel. Car l'empathie⁶ pour nos objets et notre attachement à eux accompagnent l'homme depuis la nuit des temps, comme le prouvent les nombreuses sépultures dans lesquelles des personnes sont enterrées avec leurs objets familiers.

Il faut cependant distinguer deux formes d'attachement. Nous pouvons être attachés à un objet pour sa capacité de médiatiser une relation avec un autre humain. L'objet est alors dit « transitionnel » : il a un statut intermédiaire entre une partie de soi et un partenaire (Winnicott dit qu'il est à la fois « moi » et « non moi ») et ne joue ce rôle que pour un temps limité, au bout duquel il est abandonné au profit d'une relation différente aux personnes.

Mais l'objet peut aussi durablement remplacer l'humain. Il devient alors ce qu'on appelle en psychopathologie un « fétiche » : il est chargé de tenir lieu de l'humain qui nous manque, que celui-ci soit un être réel qui a disparu ou une créature imaginaire qui n'a jamais existé. La relation avec l'objet fétiche est placée sous le signe d'une consolation qui s'éternise et s'enkyste. Il est à craindre que ce soit là demain le statut des robots, destinés à nous consoler des inévitables difficultés que nous rencontrons avec d'autres humains.

Des robots empathiques

Un robot du programme *Feelix growing*, destiné à favoriser la construction de robots émotionnels, est présenté sur Internet avec le commentaire sui-

Ce qu'on appelle « robots »

Un robot est défini par quatre critères :
il est une machine construite par l'homme ;
il possède des senseurs pour appréhender son environnement ;
il contient des programmes qui lui permettent de définir une réponse ;
et il a les moyens de mettre celle-ci en œuvre.

5 • **Gilbert Simondon**, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier 2012, 368 p.

6 • Capacité de percevoir les émotions et les états mentaux d'un autre être humain.

vant : *Emotional robot has empathy*. L'être humain a toujours eu tendance à attribuer à son environnement des émotions, voire des pensées, semblables aux siennes. Or les robots émotionnels sont capables d'une performance inédite : nous renvoyer un *feed back* émotionnel. En pratique, un robot identifie les émotions d'un humain en se basant sur des indices physiques, comme le mouvement du corps et les muscles du visage, la posture, la vitesse de déplacement, la position des sourcils, et la distance entre son interlocuteur et lui, celle-ci l'informant sur une attitude familière ou au contraire craintive.

Une fois les réactions affectives des humains identifiées, le robot est capable d'y répondre avec des expressions, mimiques et gestuelles susceptibles de générer l'illusion qu'il comprend les états affectifs de l'homme et qu'il y est « sensible ».

Cette simulation a des conséquences : l'utilisateur peut penser que le robot a des émotions (« il a l'air triste ») ou des émotions pour lui (« il me trouve sympathique »), et il peut, inversement, avoir lui-même des émotions pour le robot (« ça me fait de la peine de penser qu'il souffre »). C'est ce qui justifie le slogan évoqué plus haut : *Emotional robot has empathy*.

Il ne s'agit là cependant que d'une empathie de base, qui peut tout aussi bien être mise au service de l'emprise que de la réciprocité et de l'altruisme. Pour introduire la composante de l'altruisme, il faut faire intervenir un nouvel étage à l'édifice, relevant non pas du développement biologique de l'humain cette

fois, mais de l'éducation, puis des choix personnels de chacun. Cet étage correspond à la décision de nous orienter vers une utilisation de notre empathie émotionnelle et cognitive dans le sens d'un bien vivre ensemble plutôt que dans celui d'une manipulation permanente de notre entourage. Cette « empathie réciproque » suppose non seulement la capacité de se mettre à la place de l'autre, mais aussi celle d'accepter que l'autre se mette à la nôtre. Suit l'empathie intersubjective, qui consiste à reconnaître à l'autre non seulement la possibilité de se mettre à notre place, mais aussi celle de nous éclairer sur ce que nous sommes, de nous faire découvrir des aspects de nous-mêmes que nous ignorons. Que l'homme puisse un jour développer son empathie pour le robot jusqu'à lui demander de l'informer sur lui-même, nous en sommes loin. Il faudrait déjà pour commencer qu'une forme d'empathie de base ait été établie.

Mais pour quels avantages et dans quelles limites ? Les propriétés et les comportements d'un robot capable de susciter l'empathie d'un interlocuteur humain sont nombreux. L'anthropomorphisme (autrement dit l'apparence humaine) n'est pas un élément essentiel, l'appréciation du robot paraissant plutôt multidimensionnelle, c'est-à-dire relevant à la fois de l'apparence, de la gestuelle et des relations qu'il est possible d'établir avec lui. L'aspect enfantin rassure, comme avec les robots *Nao* et *Pepper*, ainsi que la richesse des interactions sensorielles, la prosodie, le ton de la voix du robot et le contact physique, comme avec le robot *Paro* destiné aux personnes âgées.

Il faut prendre en compte aussi les services qu'il rend, comme de rappeler l'horaire d'une prise de médicaments ou de proposer des jeux vidéo, ce que

« Nao »



fait le robot *Kompai* lorsqu'il s'aperçoit que son partenaire s'ennuie.

Plusieurs études montrent qu'un robot qui donne un *feed back* émotionnel est perçu comme supérieur et plus fiable qu'un robot qui répond de manière neutre. Cette capacité est essentielle dans les situations où l'homme doit accepter d'être aidé par un robot comme il pourrait l'être par un être humain, notamment dans les procédures d'apprentissage. Elle joue également un rôle important quand une personne est invitée à accepter l'aide d'un robot là où elle ne l'accepterait pas d'un humain. Des enfants autistes, par exemple, qui ont de la difficulté à identifier la signification des mimiques, acceptent plus facilement de les apprendre avec un robot aux mimiques simples et schématiques, qu'avec un humain chez qui elles sont d'une grande complexité et d'une infinité de nuances.⁷

Les dangers

Hélas ! il y a aussi des dangers à développer l'empathie (et l'attachement qui peut en résulter) entre un homme et un robot. Tout d'abord, la souffrance imaginée à un robot malmené ou endommagé est mal vécue par beaucoup d'observateurs et peut même devenir insupportable à certains.

Sur un champ de bataille, l'attachement à un robot peut nuire à l'efficacité d'une mission en incitant des combattants à risquer leur vie pour éviter la destruction d'un objet fabriqué en série et faci-

lement remplaçable.⁸ Connaître le fonctionnement de la machine réduit ce risque, mais ne le couvre pas. Pour éviter un trop fort attachement, il est envisagé de donner aux robots une apparence un peu aversive, comme celle d'un insecte, c'est-à-dire d'un animal qui ne suscite aucune empathie dans nos cultures.⁹ Mais cet insecte ne doit pas être non plus menaçant...

Si l'empathie risque bien d'être un piège pour l'utilisateur d'un robot militaire, elle peut aussi s'avérer problématique dans le cas d'un robot de compagnie. Les personnes bénéficiant d'un assistant robotisé à domicile - notamment les personnes âgées - risquent d'oublier que leur machine est reliée à des hommes. Aussi vrai que « personne n'a de secret pour son valet de chambre », personne n'aura de secret pour les équipes qui accéderont en temps réel à l'ensemble des données visuelles, auditives et olfactives recueillies par les assistants robotisés. Quel contrôle faudra-t-il prévoir pour les équipes chargées de veiller au fonctionnement des robots et à la santé de leurs utilisateurs, et quelle déontologie ?

Quant aux robots de compagnie, ils risquent de devenir rapidement les dépositaires d'un grand nombre d'informations personnelles sur leurs propriétaires, informations qui risquent à tout moment de basculer dans le domaine public, que ce soit du fait de précautions insuffisantes, d'une faille de sécurité du *Cloud* ou de piratage.

Nous allons donc être confrontés à des pouvoirs de manipulation décuplés de la part de ceux qui fabriquent les robots. Il ne sera pas très difficile, en effet, de programmer un robot pour qu'il se synchronise sur son interlocuteur, à la fois sur le plan verbal, par le choix de ses mots, paraverbal, par ses

7 • **Jaqueline Nadel**, *Imiter pour grandir. Développement du bébé et de l'enfant avec autisme*, Paris, Dunod 2011, 213 p.

8 • **Julie Carpenter**, op. cit.

9 • Ibid.

mimiques et ses intonations, et comportemental, par ses attitudes.¹⁰ Une telle synchronisation établit une symbiose en miroir, qui permet d'entrer dans le monde des représentations de l'interlocuteur (le *Mirroring*) et, si elle est gardée suffisamment longtemps pour établir la confiance (le *Pacing*), d'amener l'interlocuteur à changer (le *Leading*).

Des études récentes confirment ces risques. L'une d'entre elles montre qu'un robot interactif peut obtenir un nombre important d'informations sur son interlocuteur à travers une conversation habilement menée.¹¹ Une autre indique que les conseils et les instructions donnés par un robot sont beaucoup plus efficaces si on a pris soin d'attribuer à celui-ci certaines caractéristiques, comme une voix masculine ou un menton court.¹²

Nous devons reconnaître que l'extériorisation des capacités humaines, qui culmine dans le désir de fabriquer des robots autonomes, est la manifestation la plus récente de deux désirs aussi anciens que l'homme lui-même : le désir d'emprise et le désir de réciprocité.¹³ Le désir d'emprise ne nous menace par seulement par la tentation de quelques-uns de mettre au point des machines qui leur permettent de contrôler toujours mieux leurs semblables. La menace viendra de notre propre désir d'ignorer que d'autres hommes, dont les intentions et l'éthique peuvent être bien différentes des nôtres, les programmeront.

Qui est l'autre ?

Un autre danger sera la tentation de remplacer, dans les relations affectives et sexuelles, l'être humain, toujours imprévisible, par des robots conçus

pour nous étonner dans les limites de nos attentes. De tels robots seront programmés pour nous aimer et être aimés, sur le modèle de ceux qui sont mis en scène dans la série télévisée *Real Humans* ou dans le film *Her*, de Spike Jonze.

Ils nous proposeront un partenaire idéal, possédant une mémoire parfaite de nos échanges passés, capable d'une attention toujours égale à nos manifestations émotionnelles parce que jamais perturbé par les siennes, dénué de tout narcissisme et de tout souci de préséance, et d'autant plus réceptif à nos attentes qu'il n'aura aucune exigence propre. Peut-être même viendra-t-il un temps où, raffinement suprême, ces machines seront capables de répondre à nos attentes sans même que nous ayons besoin de les formuler parce qu'elles seront directement branchées sur nos commandes mentales. Comment ces ersatz d'êtres humains modifieront-ils l'idée que nous nous faisons de la conscience, de l'homme et de la rencontre ? Et l'autre, avec ses différences et sa part d'imprévisible, sera-t-il toujours désirable ?

S. T.

10 • **Olivier Lockert**, *Hypnose, évolution humaine, qualité de vie, santé*, Paris, IFHE éditions 2013 (4^e éd. revue et augmentée), 720 p.

11 • **Aaron Powers et al.**, « Eliciting information from people with a gendered humanoid robot », in *Proceedings of the IEEE Int. Workshop Robot and Human Interactive Communication 2005*, pp. 158-163.

12 • **Aaron Powers, Sara Kiesler**, « The advisor robot. Tracing people's mental model from a robot's physical attributes », in *Proceedings Conf. Human-Robot Interaction 2006*, pp. 218-225.

13 • **Serge Tisseron**, *L'empathie au cœur du jeu social*, Paris, Albin Michel 2010, 240 p.

Ruée sur l'Afrique

Etats-Unis, Chine, Europe

●●● **François P. Kaboré sj**, Abidjan (Côte-d'Ivoire)
 Directeur adjoint du Centre de recherche
 et d'action pour la paix

En janvier 2012, les chefs d'Etat et de gouvernements africains ont inauguré à Addis-Abeba le nouveau siège de l'Union africaine (UA). Cette tour de vingt étages, la plus haute de la capitale éthiopienne, s'appelle *China's gift to Africa* et a coûté 200 millions de dollars. Le 29 octobre 2013, au nom de la Commission des affaires étrangères, de la défense et des forces armées, deux sénateurs français ont déposé un rapport au titre évocateur : *L'Afrique est notre avenir*. Et en août 2014, le président Barack Obama a tenu (pour la première fois de l'histoire), un sommet USA-Afrique à Washington. La liste des sommets s'allonge encore : Inde-Afrique, Afrique-Amérique du Sud...

De cette petite énumération surgit cette question : qui sont les principaux investisseurs étrangers en Afrique, en particulier dans les quinze pays de la Communauté économique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) qui couvrent une superficie de plus de 9 millions de km² - plus du double de

celle de l'Union européenne (UE) - et constituent un marché de 340 millions d'habitants - un peu plus que celui des Etats-Unis ? Une région qui ne manque pas d'intéresser les trois grandes puissances économiques que sont les Etats-Unis, la Chine et l'UE.¹

Matières premières

La sécurisation des sources d'approvisionnement en matières premières est la première raison de l'investissement étranger en Afrique. Selon le rapport 2010 de McKinze, 60 % des terres arables non cultivées du monde s'y trouvent, sans compter la richesse de son sous-sol. Le potentiel pétrolier de l'Afrique en général et du golfe de Guinée en particulier est immense et intéresse tout autant les Etats-Unis que la Chine, les deux plus grands consommateurs de pétrole au monde. En 2006 déjà les Américains importaient 22 % de leur pétrole d'Afrique et en 2013 le pétrole constituait les trois-quarts de leurs importations, qui comprenaient aussi le platine, le diamant, le cacao et l'uranium.

La Heritag Foundation, un *think tank* américain, classe trois pays de la CEDEAO dans le top dix des pays africains où la Chine investit : le Nigéria et

L'Afrique ne laisse pas indifférentes les grandes puissances économiques internationales. Loin s'en faut. En particulier dans trois domaines : la course aux matières premières, les débouchés économiques et les intérêts stratégiques militaires. Serait-ce le signe d'une renaissance du continent ?

1 • D'autres puissances, sans passé colonial avec le continent, investissent en Afrique à un moindre degré, se lançant par exemple dans l'exploitation minière (Australie, Roumanie), le pétrole (Japon), le gaz (Russie), l'agriculture (Suisse, Brésil), les télécommunications (Inde), la finance (Qatar)...

le Niger pour leur pétrole, et la Sierra Leone pour les transports et les minerais. La Guinée et la Côte-d'Ivoire sont aussi des destinations très importantes des investissements chinois à cause de la bauxite, du fer et de l'or.

Du côté de l'UE, enfin, le rapport *L'Afrique est notre avenir* conclut à l'importance stratégique du continent pour l'Europe, notamment pour la France. L'intérêt pour les matières premières africaines avait déjà fait l'objet d'un accord dit de Défense, signé le 24 avril 1961 à Paris, par Michel Debré (France) et les présidents de la Côte-d'Ivoire, du Dahomey (Bénin actuel) et du Niger. Ces pays s'accordaient sur le fait que, « pour les besoins de la défense, [ils] réservent en priorité leur vente à la République française, après satisfaction des besoins de leur consommation intérieure, et s'approvisionnent en priorité auprès d'elle » (art.5, al. 2). La France prolonge aujourd'hui sa présence dans la recherche des matières stratégiques telles que l'uranium (Niger), les hydrocarbures (Niger, Côte-d'Ivoire, Ghana, etc.) et dans l'exploitation forestière (Côte-d'Ivoire, Guinée Conakry). Mais l'Afrique n'est pas simplement un grand réservoir de matières premières.

C'est aussi un territoire qui concentre, à seulement 15 km de l'Europe, la plus grande force de travail et de consommation de l'humanité à l'horizon 2030.

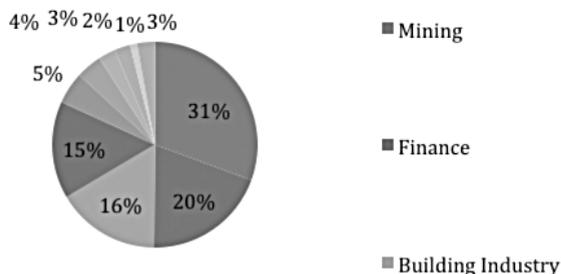
Un marché à haut potentiel

Dans son allocution d'ouverture du 22^e sommet de l'Union africaine (UA) en janvier 2014, la présidente de la Commission de l'UA Nkosazana Dlamini-Zuma a partagé son rêve d'une Afrique forte et unie d'ici 50 ans. Selon la Banque africaine de développement, 100 millions d'Africains étaient âgés de 15 à 24 ans en 2010. En 2030, ils seront 450 millions. Le continent compte déjà un peu plus de 1,2 milliard d'habitants, dont le quart a moins de 25 ans, ce qui constitue une force de consommation substantielle.

Les produits manufacturés constituent ainsi la troisième grande partie des exportations chinoises vers l'Afrique. Le livre blanc de la China-Africa Economic and Trade Cooperation estime que jusqu'en 2011, les investissements chinois en Afrique se répartissaient comme suit : 31 % dans les mines, 19,5 % dans la finance, 15,3 % dans la manufacture.

Le domaine de l'électronique est aussi un des lieux où l'offre chinoise défie toute concurrence. Selon l'Union internationale des télécommunications, l'Afrique a connu en 2014 la plus forte croissance mondiale (20 %) du nombre de souscriptions à des réseaux téléphoniques. En septembre 2014, on estimait à plus de 100 millions les Africains connectés à Facebook chaque mois, dont 80 % à partir de leurs téléphones mobiles. Les capitaux des compagnies prestataires de services téléphoniques dans la CEDEAO proviennent essen-

Distribution of China's Direct Investment in Africa (by the end of 2011)



tiellement d'Afrique du Sud (MTN), d'Inde (Airtel/Baritel), du Maroc (Tel-mob), de France (Orange) et du Burkina Faso (Telecel). Cependant, les appareils électroniques sont en grande majorité chinois, même si Samsung et Apple pénètrent assez bien le marché ouest-africain.

Quant aux Etats-Unis, le total de ses engagements et de ceux de ses partenaires pour l'Afrique lors du sommet USA-Afrique (que nous qualifierons de *Business and Development Summit*) s'est chiffré à 33 milliards de dollars. Le président américain Obama a annoncé quatre mesures concrètes pour renforcer les relations économiques de la Maison Blanche avec le continent noir. La première est le renouvellement de l'*African Growth and Opportunity Act* (AGOA),² signé en 2000 sous Clinton et qui devait expirer en 2015. La deuxième est la création du « Conseil présidentiel pour les business leaders », qui vise à améliorer la compétitivité des firmes américaines. La troisième concerne les infrastructures, notamment les énergies renouvelables, à travers *Power Africa*, et la quatrième mesure consiste à soutenir le commerce intra-africain.

Quant à l'UE, après dix ans d'intenses débats, elle a signé en juillet passé les Accords de partenariat économique (APE),³ qui créent de fait une zone de libre-échange entre elle et la CEDEAO, permettant aux trois quarts des exportations de l'Union d'entrer dans la

CEDEAO sans droits de douane. En revanche, l'UE importerait de la CEDEAO la totalité des produits qui sont déjà en franchise de droits de douane.

Questions sécuritaires

Au-delà des matières premières et du marché que constitue l'importante population ouest-africaine, des raisons sécuritaires justifient encore la présence des trois grands blocs économiques dans la CEDEAO. L'Afrique se trouve à la croisée d'intérêts stratégiques politiques et militaires.

Après le 11 septembre 2001, la lutte contre le terrorisme et l'islamisme est devenue une thématique récurrente et omniprésente sur l'échiquier international. La CEDEAO, à travers ses frontières sénégalaises, maliennes et nigériennes, est limitrophe avec le Sahara, qui est presque un *no man's land* sur le plan sécuritaire. Le Nigéria, qui n'a pas de frontières avec le désert saharien, est en proie à des sectes islamiques, notamment Boko Haram dans le nord. Depuis 2012, le Mali subit les secousses de l'après Kadhafi, avec les agressions djihadistes et islamiques qui menacent l'intégrité territoriale du pays.

Fort de son intervention saluée contre les séparatistes maliens en 2012, la France entend coopérer avec les pays africains et surtout ceux de la zone sahélo-saharienne sur les questions de sécurité. En décembre 2013, elle a organisé le sommet de l'Elysée sur la paix et la sécurité en Afrique.

La République populaire de Chine (RPC), pour sa part, joue principalement la carte économique, même si la non-reconnaissance de Taïwan est une condition nécessaire à toute relation

2 • Première offensive américaine d'envergure sur le marché africain. En 2012, les trois-quarts des 15 pays de la CEDEAO étaient éligibles à l'AGOA ; un an après, 39 pays africains y participaient.

3 • Les accords avec l'Afrique australe ont été paraphés le 22 juillet. Seule l'Afrique de l'Est ne les a pas signés.

diplomatique officielle avec elle. Dans le livre blanc 2013 du Conseil d'Etat, la RPC décline ainsi sa conception des nouveaux liens avec l'Afrique : « Dans un esprit de respect mutuel de coopération gagnant-gagnant, la Chine continuera de prendre des mesures concrètes pour construire une communauté sino-africaine de destin partagé et de coopération intense et multiforme. »

Les Etats-Unis, enfin, ne sont pas en reste. Jusqu'en 2007, leurs activités militaires en Afrique étaient coordonnées depuis le centre européen de l'armée américaine à Stuttgart. Depuis, le Commandement américain pour l'Afrique (AFRICOM), créé pour ce faire, a pris la relève. L'Union africaine pourtant s'est officiellement prononcée contre la présence d'armées étrangères en Afrique. Le fait qu'AFRICOM peine à se trouver un siège influencerait-il ce changement ? Ou que le président Obama a envoyé en Afrique de l'Ouest, pour faire face à la crise d'Ebola, 3000 militaires américains, coordonnés depuis le Libéria par le major-général Darryl Williams, chef d'AFRICOM ?

Last but not least, avec 54 pays indépendants, soit près du tiers des votes de l'ONU, le soutien de l'Union africaine se révèle d'une importance capitale sur le plan international. C'est ainsi que la Chine a réussi en l'espace d'une dizaine d'années à réduire sensiblement le nombre de pays africains qui entretiennent des relations diplomatiques avec Taïwan. Un seul pays de la CEDEAO, le Burkina Faso, continue à le faire, alors qu'ils étaient encore trois en 2010.

Mieux-être ?

L'Afrique subsaharienne est donc bien un espace très convoité, tant d'un point

de vue économique que géopolitique. Ces investissements étrangers dopent bien sûr son économie. Le Ghana a ainsi connu en 2011 une croissance économique de 14 % et la Côte-d'Ivoire de 8,9 %, selon la Banque mondiale. Mais cette évolution se transforme-t-elle en mieux-être pour les Africains ? Tel est sans doute l'un des grands défis de cette nouvelle « ruée sur l'Afrique ». ⁴ Et peut-on réellement parler de *renaissance* pour l'Afrique ?

Les troubles sociopolitiques actuels qui divisent le continent et même la crise d'Ebola ne doivent pas occulter le fait que l'immense majorité des Africains vivent désormais dans une paix relative, dans des démocraties certes perfectibles, mais somme toute apaisées. Ni faire oublier qu'en ce qui concerne la CEDEAO, 340 millions de citoyens arrivent tant bien que mal à vivre dans un seul et même espace politique. En rêvant d'une monnaie unique à l'horizon 2020.

Fr. K.

4 • Historiquement, la « ruée sur l'Afrique » ou *scramble for Africa* fait référence à la concurrence entre puissances coloniales à la fin du XIX^e siècle.

Improbable Welles

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

cinéma

Orson Welles combinait le sens artistique de sa mère, une pianiste de concert, et le côté intrépide et visionnaire de son père, un inventeur farfelu qui aimait voyager. Il disait : « Les cinéastes passent trop de temps dans les salles obscures. Moi, pour être heureux, j'ai besoin de me sentir comme Christophe Colomb, j'ai envie de découvrir l'Amérique. Les bonnes choses devraient être DÉCOUVERTES, dans cet esprit de la première fois. Dès que je mets le pied sur un plateau, j'ai envie d'y planter un drapeau. Or plus j'en sais sur les découvertes audacieuses qui m'ont précédé, plus mon drapeau me paraît ridicule... »¹

A 6 ans, le petit Orson pique une colère épouvantable pendant une leçon de piano. Il grimpe sur le rebord d'une fenêtre et menace de sauter si le professeur insiste. Affolé, celui-ci va prévenir la mère. Du rebord de la fenêtre, le gamin l'entend alors répondre tranquillement : « Eh bien, s'il veut sauter, qu'il saute... » puis il retourne à sa leçon de piano, la tête basse.

Toutes sortes d'histoires circulent à propos de sa géniale précocité. Retenons ses propres déclarations : « Grâce

à ma mère, j'étais une sorte de prodige de la musique, un enfant chef d'orchestre, violoniste, pianiste. Elle est morte quand j'avais 9 ans. Je n'ai plus touché à la musique depuis. »

Adolescent, il passe trois ans dans une école à la pédagogie progressiste. Il y rencontre le futur directeur de l'établissement, qui aura une grande influence sur lui et avec lequel il écrira quatre manuels sur Shakespeare. A 15 ans, lorsque son père meurt, il est pris en charge par un ami de ses parents qui avait repéré son goût pour le théâtre et l'illusion. Il reçoit une lanterne magique, un théâtre de marionnettes... et une bourse pour Harvard.

Pour échapper aux études, Orson obtient une année sabbatique. Il parcourt l'Irlande en transportant son matériel de peintre (il a toujours aimé peindre) sur une charrette tractée par une mule. Il se rend à Paris où le magicien Houdini l'initie à la magie et à la prestidigitation. A 16 ans, sans un sou, le jeune mystificateur revient à Dublin, triche sur son âge, travaille sa voix profonde, fume le cigare et se présente aux directeurs du Gate Theatre comme « vedette de théâtre new-yorkaise » ! Il est engagé et obtient des rôles importants dans des pièces qui rencontrent beaucoup de succès.

A 17 ans, il part pour la Côte-d'Ivoire, traverse le Maroc et s'installe à Séville, dans un bordel du quartier gitan. Là, il écrit des nouvelles pour des *pulps*² et s'initie à la tauromachie. En 1934, à 19

Se plonger dans la biographie d'Orson Welles, qui aurait eu 100 ans le 6 mai s'il avait survécu, est proprement fascinant. Cet artiste a vécu nombre de vies invraisemblables. Ses exploits d'enfant à eux seuls valent le détour. Ne déclarait-il pas lui-même, qu'enfant, il voulait échapper à l'enfance, mais qu'une fois celle-ci quittée, il ne cessa d'y retomber...

1 • Les citations de cet article sont tirées des entretiens entre **Orson Welles** et **Peter Bogdanovich**, *Moi, Orson Welles*, Paris, Belfond 1993, 530 p. A signaler la sortie récente du premier long métrage depuis 13 ans de **Peter Bogdanovich**, *Broadway Therapy (She's Funny That Way)*, 2014).

2 • Magazines populaires.

ans, il se rend à New York. Il dessine, écrit, joue au théâtre et tourne son premier court-métrage. Trois ans plus tard, il fonde le *Mercury Theatre*, essentiellement pour servir le répertoire shakespearien. Il gagne sa vie en jouant dans des *soap-operas*³ pour la radio.

Un joueur habile

Son nom devient brusquement célèbre suite à un énorme canular. En 1938, pendant une émission de radio, il fait croire à une bonne part de la population du New Jersey que les Martiens ont envahi le pays. « Les maisons se vidaient, les églises se remplissaient ; les gens pleuraient dans les rues et déchiraient leurs vêtements. »

Il est alors appelé à Hollywood par le président d'un des grands studios, la RKO. « Le cinéma, ça paraissait amusant, mais j'étais occupé et heureux avec mon travail au théâtre et à la radio. » Welles pose donc des exigences aberrantes. « Plus je me moquais

de lui, plus il en faisait. Et quand ils ont satisfait mes demandes les plus folles, et bien, j'ai cédé allègrement (...) Tout le monde aurait voulu un contrat comme ça : auteur-producteur avec une liberté artistique totale. Un type qui n'avait encore rien fait pour le cinéma avait absolument tout ce qu'il voulait ! Et le plus important, c'est que personne, absolument personne, ne pouvait voir les rushes ou venir sur le plateau. »

Il travaille tout d'abord sur *Heart of Darkness* (1899), le roman de Joseph Conrad qu'il a déjà adapté pour la radio.⁴ Malgré une préparation très élaborée, le projet est abandonné car trop audacieux,⁵ trop cher et rappelant trop les événements qui déchirent l'Europe. Welles se lance alors dans le scénario original d'un film qui fera sa réputation de *maverick* (réalisateur solitaire, indépendant au sein du système hollywoodien) : *Citizen Kane*.

Pour apprendre les ficelles du métier, chaque soir, pendant un mois, il visionne *La chevauchée fantastique* (un western de John Ford) avec un technicien différent à qui il pose des questions. Puis, pour éviter la pression, il tourne durant deux semaines sans que le studio soit au courant. « Ils croyaient que nous faisions des essais, parce que je n'avais jamais réalisé de film. C'est un peu ce qui a lancé la légende : "Imaginez un peu, cela fait quinze jours qu'il répète et avec des acteurs et figurants en costume !" »



- 3 • Feuilletons souvent sponsorisés par des lessiviers et ciblant les femmes au foyer.
- 4 • Et que Coppola adaptera 40 ans plus tard avec *Apocalypse Now*.
- 5 • Tout devait être filmé en caméra subjective, selon le point de vue du personnage principal.

Citizen Kane est inspiré de la vie du magnat de la presse W.R. Hearst, contemporain de Welles. Le groupe de Hearst, révolté par ce portrait critique, exerce des pressions pour que le film ne sorte jamais. Un jour, Welles assiste à une projection à l'issue de laquelle il sera décidé de brûler ou pas la pellicule. « J'avais un chapelet que j'avais mis dans ma poche et, à la fin de la projection, sous le nez du chef de la censure, un bon catholique irlandais, je l'ai fait tomber par terre en disant : "Oh excusez-moi." Et je l'ai remis dans ma poche. Sans ce geste, c'en aurait été fini de *Citizen Kane*. »

Avant la sortie du film, un policier vient le voir incognito, alors qu'il dîne avec des amis après une conférence donnée à Pittsburgh : « Ne retournez pas à votre hôtel. Il y a une gamine de 14 ans dans le placard et deux cameramen qui attendent que vous rentriez. » Les journalistes du groupe de Hearst reçoivent l'ordre formel de ne pas écrire une ligne sur *Citizen Kane*, à part les articles qui montrent à quel point « il constitue une menace pour la famille américaine, la liberté de parole et de réunion, et la poursuite du bonheur ». Il n'est pas distribué dans les grandes salles du pays. Ainsi *Citizen Kane*, qui propulse Welles, en 1941, au firmament des cinéastes mondiaux, est un échec commercial... comme tous ses films suivants.

Des clous !

Welles enchaîne sur un film qui aurait dû surpasser *Citizen Kane* : *La splendeur des Amberson*. Mais juste avant d'attaquer le montage, les patrons de la RKO lui enjoignent de partir à Rio, pour tourner, sans scénario, un documentaire sur le carnaval... afin de contribuer à l'effort de guerre ! « Roosevelt en

personne m'a fait comprendre que je n'avais pas le choix. » On lui promet une table de montage et une copie des *Amberson*. Mais il se retrouve bientôt à superviser le montage à distance. Puis la RKO est reprise par de nouveaux dirigeants qui lui sont hostiles. « En cette année-là, le slogan de RKO, imprimé sur le papier à en-tête, c'était le sens du spectacle, pas le génie. » Et suite à une pré-projection, le studio « démonte » le film à la hache. Des séquences entières sont définitivement perdues. Une campagne diffamatoire est orchestrée, si bien qu'à son retour du Brésil, après avoir travaillé gratuitement pendant plus de six mois sur un documentaire inachevé (*It's all true*), « l'image du réalisateur instable, capricieux et dépensier était définitivement gravée dans les esprits ».

Ensuite, comme il le dira lui-même, il passera la majeure partie de sa vie à essayer de faire des films. Avec les plus grandes difficultés, il mènera à leur terme un dizaine de longs-métrages, notamment des adaptations shakespeariennes (*Macbeth*, *Othello*, *Falstaff*). Dans la séquence nocturne finale de *La soif du mal* (1958), sous les derricks, la maquerelle gitane (Marlene Dietrich) regarde le cadavre de Quinlan (Orson Welles, 130 kg) qui flotte sur les eaux sombres et polluées. « C'était un grand détective, lui dit le procureur général. - Et un ripou. - C'est tout ce que vous avez à dire pour lui ? - C'était un sacré bonhomme. Quelle importance ce qu'on raconte sur les gens ? »

P. B.

Le désir archaïque

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

**Primera Carta
de San Pablo a
los Corintios -
Cantate BWV 4.
Christ lag in
Todesbanden,**

coproduction Théâtre
de Vidy (Lausanne),
Théâtre de l'Odéon
(Paris), Bonlieu
(Annecy), etc.
Au Theater Chur,
Coire, les 20 et 21 mai.

Toute la scène est tendue de velours brocart, la couleur des confessionnaux. Ce spectacle énigmatique commence dans le silence et, à part un rock tonitruant, se déroule essentiellement sur une cantate de Bach. Avec Angélica Liddell, actrice, danseuse et auteure, née à Figueras, la ville de Dali, la scène de théâtre devient le théâtre de la passion. La performance est littéralement extraordinaire.

Au départ, il n'y a pas de paroles, mais des gestes d'offrande. Une jeune femme vêtue d'une robe blanche tombe en pâmoison. Devant elle se tient debout un homme aux cheveux longs, dont la peau est dorée. Sa nudité est pure. La femme se relève, déroule un tissu blanc, le serre dans sa main. A la fin de la performance, le sang de l'homme coulera sur le tissu, comme celui qui épongea les blessures du Christ ou le sang des martyrs. Pour annoncer le sacrifice, quelques humains, des figurants nus et tondus. Ce sont des femmes. Agneaux de Dieu ?

Nulle dérision et encore moins de provocation dans cette évocation du sacré comme absolu, où le verbe est pris au mot, dans ce vocabulaire d'une foi chrétienne la plus archaïque. Angélica Liddell l'a dit dans une rare interview : « Le texte qui m'influence le plus est l'Ancien Testament, tout ce qui nous met en contact avec une ère où le sacré était une forme d'expression de l'esprit, de sa transcendance, de sa convulsion, et expliquait avec sagesse

les événements fondamentaux de l'homme. »

Mais c'est Paul et sa première épître aux Corinthiens qui constitue la trame du monologue fascinant d'Angélica Liddell, où elle cite des passages de la lettre, s'interroge et doute, et met l'amour au-dessus de tout. Tout l'amour, religieux et passionnel également. Elle dit un texte de sa main et le clame jusqu'au vertige. Pour elle, « l'amour est la folie de Dieu et la faiblesse de Dieu, et la soumission se transforme en offrande ». Elle ajoute : « Il n'y a aucun jugement moral possible. » La paix n'est rien sans le mal et la souffrance, et sans le mal il n'y aurait pas d'amour. Angélica Liddell est campée devant nous, vêtue à présent d'une robe longue de velours rouge et d'esprit baroque. Entretemps une vraie colombe se sera posée sur la tête de l'homme-Christ. La musique de Bach nous baigne de beauté, tandis que la femme, dans une lumière rouge, danse les difformes, les illuminés, la Cour des miracles...

Le spectateur est durablement secoué par cette entaille au couteau dans la futilité de notre quotidien.

Affabulations

Un homme change de perspective mentale après un rêve. Il dira que Dieu s'y est caché et qu'il en éprouve une sorte de honte. Sa femme croit à un

infarctus. Le fils est tout à son adolescence (« Ah voilà notre fils, il a fait réviser sa moto »), mais respectueux de ce père, qui semble désormais à des années-lumière, par la pensée. Le très beau décor évoque le néoclassicisme de la Renaissance : murs de palais, crépis délavés, une grande fresque dans le fond évoquant Abraham prêt à égorger son fils Isaac. Le père (Stanislas Nordey) parle pratiquement seul pendant les presque 3 heures que dure cette remarquable mise en théâtre de l'œuvre de Pasolini, *Affabulations*.

Au loin, on devine la Milan industrielle des années 50 et les usines du père. « Mon fils est l'héritier du propriétaire de ces usines. » Le fils est doux et blond tandis que le père est brun et violent. « Mon rêve fut sans doute religieux et je suis là comme un mutilé qui regarde son bras. » Langue fulgurante de Pasolini. Et citations selon l'évangile pasolinien : « Il n'y a pas de plaisir plus enivrant que de jouir de la liberté des autres. »

C'est un prophète que Nordey nous fait entendre, porté par une parole lourde et enracinée dans une foi nouvelle. Le fils :

« Jusqu'à hier tu étais laïc et libéral. » Le père : « Ma vie a changé. Quelque chose s'est brisé. (...) Je peux donc éprouver de la pitié. Que de gens n'ai-je fait pleurer simplement parce que j'étais le maître ! » Sa femme aussi ne comprend pas : « Il était un patron social, maintenant il ne va plus à l'usine. Il prie comme s'il fallait conjurer je ne sais quoi. » Elle regrette d'avoir reçu la bonne éducation : « Ah ! Dieu, je bavarderais avec le manque de manières des gens inférieurs qui te sont chers... »

Pour Pasolini, la bourgeoisie ne peut que se reproduire semblablement, de père en fils. Dans le texte rôde la silhouette de Sophocle en complet gris, car, on l'a compris, le mythe d'Œdipe nourrit *Affabulations*. Dans la lutte entre le père et le fils, Pasolini pousse la fable comme une démonstration de l'impossible. On pense à son film, *Théorème*. De son épouse, l'homme constate : « Nous nous sommes trompés sans nécessité. Avec toi le jour, je te trompe la nuit. » Il s'agit de la même femme pourtant. Poésie en prose, proférations cinglantes qui contiennent leur paradoxe.

A la fin, le père convoque le fils dans son bureau et lui donne un objet symbolique, le couteau de Cochise. On sent l'épilogue, le sacrifice. Renversant le mythe d'Œdipe, le père ira-t-il jusqu'à tuer son fils ? Et pourquoi ? Parce qu'il parle « un langage conventionnel » ? Tandis que le fils répond sans aucune révolte : « Oui, j'ai choisi d'être un petit bourgeois. »

théâtre

Affabulations, de Pier Paolo Pasolini

mise en scène et jeu Stanislas Nordey, au Théâtre La Colline, Paris, du 12 mai au 6 juin.

« Affubulation »



**Derborence,
de C.F. Ramuz,**
au Théâtre de Vidy-
Lausanne,
du 7 au 13 mai ;
au Théâtre du Galpon,
Genève,
du 1^{er} au 7 juin.

Le père, qui dans sa folie voudrait que le fils le tue, renversera la prophétie. Ainsi se termine ce long poème en vers libres, une tragédie de huit épisodes, composée en 1966.

Le monde de Ramuz

Auteur, danseur, enseignant, et dès juillet 2015 nouveau directeur du Théâtre de Poche à Genève, le metteur en scène Mathieu Bertholet s'est lancé dans Ramuz, avec un projet sur trois ans - *Bertholet, Derborence, Farinet* - porté par la Compagnie MuFuThe.

Le premier, un récit, conte l'histoire du boucher d'un village de montagne, Bertholet, qui vient de perdre sa femme. Il lui vient en tête d'aller la rejoindre. Il se jette dans le fleuve mais est sauvé par ses voisins. Cet homme simple et pieux reçoit la visite du pasteur et lui promet de ne plus recommencer. Le boucher du village se remet à la vie, par une volonté surhumaine, dans sa douleur. Jusqu'au jour où un

nouveau pasteur s'installe, distant (« fier ») et peu apte à comprendre les villageois. Bertholet, tourmenté, demande à être délié de son vœu car il ne veut pas être parjure face à Dieu.

Ce beau récit de Ramuz, à la dimension antique, est servi par une comédienne et deux comédiens vêtus de noir et chaussés de gros godillots. Un spectacle parfaitement pensé et réalisé, au millimètre près, sur un socle de polyester transparent, recouvrant du bois, de la fourrure animale. Les comédiens exécutent les gestes stylisés des travaux de la terre. Leurs voix font comme un chant, une psalmodie.

La cure, le sermon du dimanche, le passage des saisons, les mots essentiels et justes, comme ceux du pasteur (« Alors, Bertholet, on a du chagrin »), la douleur, le silence, la servante qui observe, sont le monde que décrit Ramuz.

Ce projet théâtral épuré et minimaliste, en parallèle à la langue de Ramuz jamais emphatique, est certes d'une grande fidélité. Mais un tel récit, qui contient le ciel et la terre, les forces fatales qui gouvernent l'humain, pourrait être mis en théâtre nimbé de mystère, voire de fantastique, et élevé dans une dimension où le magique ne serait pas occulté... D'autant que l'éclairage de la salle, où l'on voit sans répit tous les visages des spectateurs nous entourant, inhibe la rêverie. On voit bien l'idée du « partage » qui préside à ce parti-pris, mais on a envie de dire : dommage.

V. B.

« Bertholet »



Un bouquet d'Angleterre

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

L'excentricité est une denrée britannique qui n'est pas exportable et donc pas contagieuse. L'excentricité constitue pour un Anglais la solution vitale d'un problème crucial, d'une contradiction profonde. Par exemple, entre l'acceptation de la foi et l'exercice de la raison d'une part, et de l'autre entre une conscience poétique aiguë et les devoirs professionnels et moraux d'un pasteur voué au célibat quand la Providence vous a programmé pour ce rôle, comme ce fut le cas de Lewis Carroll. Qu'est-ce que l'œuvre de Chesterton, par exemple, sinon la quête excentrique du centre, étant entendu que seul celui qui se trouve à la périphérie a une nostalgie et même une connaissance aiguë du centre ? Qui est plus sensible à l'idée d'orthodoxie que l'hérétique ou celui qui passe pour tel ?

Bref, personne ne sait mieux qu'un Anglais marier excentricité et conformisme. L'un par l'autre s'engendrant. C'est que, pour qu'il y ait humour, *non-sense* (c'est-à-dire moyen latent, clandestin, de prendre un congé élégant de la réalité, d'inventer une surréalité, comme fait l'enfant qui venant de recevoir un cadeau n'a de cesse de le démolir pour le reconstruire à son image et ainsi se l'approprier), il faut autour de soi une société passablement oppressive et résolument progressiste et optimiste. Telle pouvait

l'être la société victorienne, mère nourricière et marâtre zélée de tant de génies excentriques. Parmi eux, les trois auteurs que nous présentons aujourd'hui : Hazlitt, Peacock et Firbank.

Cœur tendre

Hazlitt (1778-1830) est excentrique comme le Rousseau des *Rêveries du promeneur solitaire* et le Stendhal égotiste de *La vie de Henry Brulard*. Son excentricité est d'être un solitaire, solitaire parce que misanthrope, comme le fut également Rousseau. Et misanthrope parce qu'honnête et sensible. Tout se tient. Mais ce sont ces tendres, ces sensibles-là qui parlent le plus à notre cœur, car ils lui parlent à voix basse.

Que fait un solitaire, un tendre ? Il fuit la compagnie des hommes pour se réfugier dans la nature, dans la campagne, où il poursuit un de ces tête-à-tête avec lui-même où se révèle le plus intime de l'homme, car il ne vise qu'accessoirement le lecteur. C'est une cigale au milieu des fourmis, un amateur qui ne fait profession de rien, un aristocrate qui tourne le dos à la plèbe agglutinée dans les villes. Hazlitt eut cette qualité, si peu française, que Stendhal estimait entre toutes : quand il écrivait, il ne pensait pas aux voisins.

William Hazlitt,
La solitude est sainte,
Paris, La Table ronde
2014, 128 p.

Thomas Love Peacock,
Melincourt,
Lausanne, L'Age
d'Homme 2013, 290 p.

Ronald Firbank,
La Princesse Zoubaroff,
Théâtre et nouvelles,
Lausanne, L'Age d'Homme 2014,
294 p.

Autrement dit au public. Et c'est pour-
quoi Lucien d'Azay, son préfacier et
traducteur, a donné comme titre au
recueil d'essais qu'il vient de publier *La
solitude est sainte*.

Silence, solitude, nature, trois mots
presque synonymes, trois réalités que
les hommes du début du XIX^e siècle,
d'avant la Révolution industrielle, pou-
vaient encore goûter, sans se douter
que de ces trois paradis leurs descen-
dants seraient un jour privés. Écoutons
Hazlitt nous parler.

« L'une des choses les plus agréables
du monde est de partir en voyage ;
mais j'aime partir seul. Je peux appré-
cier la compagnie dans une pièce,
mais dehors celle de la nature me suf-
fit. Je ne suis jamais moins seul que
quand je suis seul. Les prés sont mon
étude, la nature mon livre. Je ne vois
pas en quoi il serait spirituel de mar-
cher et de converser en même temps.
Lorsque je me trouve à la campagne, je
souhaite végéter comme la campagne.
Je quitte la ville pour oublier la ville et
tout ce qui s'y trouve. J'aime la soli-
tude pour elle-même. L'âme du
voyage, c'est la liberté. La campagne
est l'image même de ce romanesque

d'autrefois que j'aime entre tous. Les
amateurs de tapisseries retrouvent sur
ces collines les sites médiévaux qui
servent d'enchanteresses toiles de
fond aux châteaux gothiques. De tous
côtés, d'étroits chemins de terre bat-
tue serpentent dans la solitude vers
des vallées lointaines et, en se rétrécis-
sant de plus en plus, laissent derrière
eux un émoi particulier, legs d'une
suite de générations où vibre quelque
chose qui a du rapport avec les longs
parcours à dos de cheval, les signes
que font les lumières d'auberge, le
bout du voyage pour des amants et
des mourants las de vivre. Des pentes
herbeuses, des étendues pareilles à
des parcs, des rivières sinueuses, des
vallons champêtres, de vieux murs, de
vieux moulins à eau, de vieilles fermes,
de vieux ponts, de vieux cimetières
fournissent à l'imagination contempla-
tive ce sentiment poétique d'une conti-
nuité humaine, du lent et religieux
défilé des générations après lequel
languit l'esprit du mortel qui cherche à
prendre pleinement conscience de son
héritage. »

Liberté, solitude, nature, je doute que
le voyageur moderne trouve ces trois
marchandises dans ses valises.

Esprit raisonnable

Notre deuxième excentrique - Thomas
Love Peacock (1785-1866) - a choisi
comme excentricité majeure, non pas
l'humour ou le *nonsense*, mais la moins
excentrique, la plus centrale, la moins
anglaise de toutes les excentricités : la
raison. Peacock veut les hommes rai-
sonnables comme Molière les voulait
dans le juste milieu, tout en sachant
fort bien que s'il n'avait sous les yeux
que des hommes raisonnables et ver-
tueux, il n'aurait rien à peindre, ce qui



le désolerait fort. Or ce culte de la raison n'est-il pas, je vous le demande un peu, la plus plaisante et la plus singulière de toutes les excentricités ?

Au début du XIX^e siècle, les lumières de la philosophie (émancipée de la théologie dont elle n'était jusque-là que la servante) et la Révolution française (mâtinée d'anglomanie) ayant fait table rase du passé, la foi, ayant pratiquement disparu de la cervelle des intellectuels, ne se maintenait plus que dans les recoins les plus cachés des cerveaux d'obscurantistes et de fanatiques tellement épris du mystère qu'ils refusaient d'éclairer leur religion à la lueur de la bougie philosophique. Deux puissances s'affrontaient sous un ciel vidé de tout surnaturel : la raison et le sentiment. L'école de Voltaire et celle de Rousseau.

Peacock n'est ni conservateur ni réactionnaire ni progressiste. Il a certes salué comme Byron, Shelley, Coleridge ou Wordsworth les idées folles et généreuses de la Révolution française, mais il comprit très vite que le progrès n'était que matériel et mécanique, n'apportant que le chauffage central dans les châteaux et les masures qui se chauffaient au feu de bois, et que la ville était en train de manger la campagne, la religion de l'argent ayant remplacé celle du sang.

Dans un monde privé de tout frisson surnaturel, Coleridge chercha refuge dans la ténébreuse métaphysique germanique dont il fut sur le sol anglais l'un des principaux importateurs. Ce qui lui valut du reste la critique sévère de son ami Peacock, qui se serait contenté pour sa part d'un romantisme mitigé, civilisé, et qui à la nostalgie de la chevalerie aimait à mêler la rêverie rousseauiste du bon sauvage. Or, s'il sent comme Rousseau, Peacock écrit comme Voltaire, un Voltaire qui aurait

longtemps mariné dans la barrique rabelaisienne.

Un poète, dira Peacock, est un semi-barbare dans une société civilisée. Ses conceptions, ses idées, ses pensées se réfèrent à des usages disparus, à des superstitions et des terreurs, à des tyrannies surmontées. Désormais, la philosophie ne sert plus à rien, sinon à réveiller des fantômes endormis. Elle doit donc disparaître et céder la place à la raison, à la science, à l'économie politique, au commerce et à l'industrie vers lesquels se tournent raisonnablement les intérêts d'une société adulte. Il faut choisir son camp. On ne peut vouloir à la fois construire la cité du bien et continuer d'habiter dans la forêt du mal avec les fées, les elfes, les sirènes, les sorcières, les dieux et les prophètes, les satyres et les centaures. On ne peut être Homère et Platon. C'est devant cette contradiction que Peacock place les protagonistes de ses romans dialogués.

L'espèce humaine a-t-elle été corrompue par le progrès des arts, des sciences et des spectacles, comme le pensait Jean-Jacques, ou civilisée par eux, comme aimait à le croire le châtelain de Ferney ? Chacun a son système qu'il défend mordicus, et c'est de cette escrime toute verbale et toute philosophique que nous entretenons Peacock. Il y a là du conte à la Voltaire, du roman parlé à la Diderot. On pourrait appeler ces romans dialogués des farces ou des soties, comme on disait au Moyen Âge.

Corps féminin

La troisième fleur de ce bouquet est une fleur artificielle. Ronald Firbank (1886-1926) a peint à l'aube du XX^e siècle la femme du monde, telle qu'elle a

pu magiquement exister dans la société sans doute la plus aristocratique (et donc la plus fermée) du monde, et telle qu'elle ne reparaitra certainement plus avant le baisser de rideau final. Apercevoir son ondoyante silhouette, entendre sous son corset les battements d'un cœur comprimé par les diktats de la mode et de la bienséance est le dernier luxe qui nous restait.

Cette femme du monde (il en est de deux types : l'intrigante et l'évaporée, que son innocence conduit parfois, le plus étourdiment du monde, aux abords de la sainteté - rose qui cherche ses épines) a deux confidents : son miroir (le conseiller de ses grâces) et sa femme de chambre, qui lui sert aussi de souffre-douleur. Et que je n'oublie pas son confesseur !

Elle a aussi deux modèles : Salomé, quand toute jeune encore, à peine émancipée du gynécée, elle éprouve le besoin de se faire les griffes contre son milieu, et Marie-Madeleine ou Thaïs, quand le cœur mûri par l'affliction et le chagrin et désillusionnée par les biens trompeurs et les plaisirs passagers de la chair et des hommes (ces vils séducteurs), elle songe à se retirer dans un cloître où elle pourra se faire un petit Hadès de toutes ses amertumes et boire le Graal de toutes ses déceptions. Ainsi vit-on certaines femmes lasses du monde et folles de Dieu faire fondre leurs bijoux pour en faire des clés de tabernacle. Car la femme ne vit, c'est bien connu, que pour plaire et être aimée.

Tout irait bien dans le meilleur des mondes possibles s'il n'y avait pas les hommes qui séduisent et qui abandonnent. Heureusement qu'il y a aussi Jésus, le divin époux, qui vous attend au bout du couloir, et puis d'autres femmes qui, elles au moins, sauront vous com-

prendre, être moins brutales, peut-être, et surtout moins volages. Enfin, c'est vite dit, car la vie religieuse ne comporte pas moins de croix que la vie mondaine pour ces héroïnes toujours tentées par le dépouillement et par le désert, et que le monde, aucun monde, n'est assez grand pour contenir. Et bien souvent d'un lieu à l'autre, monde ou cloître, l'être humain mâle ou femelle ne fait que transporter son cœur méchant et tourmenté.

Marcel Proust a peint une aristocratie finissante alourdie par le poids du passé. Rien de tel chez Firbank. Ses femmes du monde, fleurs de serre, n'ont d'autre poids sur les épaules que celui de l'air qui les caresse, de la lumière qui les éclaire et de la dentelle qui les enveloppe et d'où elles jaillissent comme des glaïeuls.

Rose en bouton

Les nouvelles et les pièces qui figurent dans ce recueil, à l'exception de *La Princesse Zoubaroff* qui en est le clou, ont toutes été écrites dans la jeunesse de l'auteur, quand celui-ci était encore sous l'influence d'Oscar Wilde, d'Aubrey Beardsley, de Joris-Karl Huysmans, de Théophile Gautier, de Max Beerbohm et de Maurice Maeterlinck. Ce sont les esquisses et les aquarelles qui préfigurent les romans de la maturité, lorsque Firbank, ayant fait le tour de lui-même et du monde, fort limité mais admirablement délimité, qui est le sien, sera le maître de tous ses moyens. Mais la rose en bouton a sa fraîcheur et déjà son parfum, aussi artificiels l'un que l'autre.

G. J.

Examen de foi

Le beau titre *Croire au Dieu qui vient*, modestement dénoté *essai*, constitue le point d'aboutissement d'une œuvre théologique exceptionnellement longue. Commencée il y a un demi-siècle par l'étude sur la Trinité du premier théologien d'expression latine, le nord-africain Tertullien, elle s'est poursuivie vingt-cinq ans plus tard par *L'homme qui venait de Dieu* (1993), centrée sur la christologie, c'est-à-dire l'expression de la foi ecclésiale sur Jésus-Christ, puis, dix ans plus tard, par une trilogie sur la Trinité (2002-2007), *Dieu qui vient à l'homme*.

L'essentiel de la foi chrétienne semblait donc réfléchi et exposé, selon le plan de ce professeur rompu aux problématiques d'un enseignement universitaire. Alors pourquoi ce nouvel ouvrage ? Le jésuite Joseph Moingt s'en explique dans un long avant-propos, rédigé sous la forme d'un journal qui retrace les étapes de la genèse de l'essai.

L'auteur part d'un questionnement très personnel : « un souci de véracité de ma foi et un égal souci de véracité de ma pensée ». Il s'agit donc de relire à nouveau l'ensemble de la dogmatique à partir d'une foi critique.

Très au fait de la tradition philosophique moderne, Joseph Moingt observe qu'elle est comme « le lit dérivé et desséché par lequel la tradition chrétienne avait longtemps charrié le flot de ce qui était intelligible et qui s'est évaporé ». Il ne porte pas, comme d'autres, un regard dénigrant sur la pensée moderne : il estime que « la foi peut se réconcilier avec la raison, en lui rendant justice et en reconnaissant les excès

d'autorité de la religion ». La foi peut reprendre confiance en soi, renoncer à s'imposer par la puissance des raisonnements. Elle tient « sa vérité de la Parole de Dieu et ses promesses d'avenir de l'Esprit de Dieu ».

En même temps, l'auteur vise à trouver un langage intelligible aujourd'hui. Il connaît, en effet, le grave désaccord entre le magistère de l'Eglise et un grand nombre de chrétiens qui la quittent ou menacent de le faire ou la contestent. « Une Eglise qui ne sait tenir qu'un langage d'endoctrinement est devenue inapte à parler un langage d'annonce, d'invitation, de dialogue, d'appel au bonheur. »

L'auteur est motivé plus qu'auparavant par un effort de véracité : d'abord en soumettant la foi de l'Eglise à un nouvel examen, en respectant avec rigueur les méthodes des sciences de la religion, en particulier l'histoire, dans l'étude des textes. Le jésuite ne limite pas son examen critique aux textes bibliques (étudiés à l'aide des meilleurs auteurs, R. Brown, J.-P. Meier, J. Becker et d'autres) ; il le prolonge en incluant les textes qui aboutissent dans les premiers conciles aux expressions de la foi du Credo chrétien. Et il se soumet lui-même à la véracité de la foi d'un croyant moderne.

Joseph Moingt part de la croyance : il observe dans les religions les plus anciennes et jusqu'à aujourd'hui une foi-confiance qui est le soubassement des relations humaines : « l'acte de faire confiance, de se confier... qui est une sortie de soi vers l'autre ». Et « l'acte de croire en Dieu jaillit d'un appel au salut ».

Joseph Moingt,
Croire au Dieu qui vient. T1. De la croyance à la foi critique. Essai, Paris, Gallimard 2014, 612 p.

Révélation

Après cette approche sur le croire anthropologique, le théologien suit les lignes de la révélation de Dieu qui se fait dans la révélation du salut, et la ligne de la foi depuis les temps les plus reculés, avant même la révélation biblique. Il les repère ensuite plus nettement dans les temps du premier Testament, en particulier chez les Prophètes, et dans la révélation des Évangiles.

La révélation du Nouveau Testament se concentre dans la relation d'amour du Père à Jésus. Le théologien en suit les traces dans les évangiles synoptiques et dans les écrits de Paul et de Jean. Le cri de joie de Jésus adressé au Père et rapporté par Luc (10,21-22) tout comme l'invocation « Notre Père » sont l'expression très forte de cette relation d'amour entre le Père et le Fils qui peut conduire au mystère de la Trinité, « la vie de Dieu en nous grâce au don de l'Esprit ». Au lieu d'être une sorte de théorème abstrait, la Trinité exprime que Dieu est amour.

Le théologien revient aussi longuement sur les affirmations johanniques de la préexistence de Jésus auprès de Dieu. Il faut éviter de les interpréter de manière chronologique, au premier degré, comme si l'horloge de l'existence de Jésus était remontée vers le début, mais plutôt les comprendre comme la présence en Dieu, depuis toujours, du dessein et de la mission de Jésus.

Le salut, déjà espéré par les peuples dans les temps primordiaux, devient présent dans la destinée de Jésus - mort et ressuscité - reconnue par le témoignage des disciples. C'est le salut d'un Dieu qui s'est dépouillé des attributs de la Toute-Puissance dans la destinée de son fils, en particulier à la croix. La révélation porte sur l'humani-

té de Dieu, l'amour par lequel il entre en communication avec les hommes. Sa venue s'effectue pour le croyant, suite à son baptême, par l'approche, la rencontre et la défense des petits et des faibles. Croire au Dieu qui vient n'est pas un objectif renvoyé dans un avenir inaccessible et lointain : c'est, dès à présent, un appel et une tâche pour les croyants, et cela peut constituer un point d'attraction, peut-être, pour les autres.

Un essai libre

L'essai magistral de Joseph Moingt aborde sans érudition inutile mais avec grande rigueur toutes les grandes questions de la pensée chrétienne (le sens du mythe, la foi personnelle et la foi de l'Eglise, la résurrection du Christ, l'incarnation et la rédemption, la Trinité...). On saura gré à l'auteur d'avoir écrit, à près de cent ans, avec grande liberté, cet ouvrage de synthèse pour la réflexion des croyants et aussi pour ceux qui sont éloignés de la foi chrétienne.

Le théologien jésuite annonce une deuxième partie sur la vie et la mission de l'Eglise, comprise comme humanisation du monde. Souhaitons-lui une prochaine parution.

Joseph Hug sj

■ Ethique

Sous la direction de

Frédéric Rognon

Dire la guerre, penser la paix

Genève, Labor et Fides 2014, 442 p.

Il est toujours difficile de parler d'un ouvrage collectif, ici les Actes du Colloque international de Strasbourg (14-16 mai 2012), sans passer sous silence des choses importantes et des auteurs méritants. Ce gros ouvrage, dont Frédéric Rognon est le savant architecte, se compose de quatre parties : les guerres du passé et actuelles, le problème de la guerre juste, la paix à faire, l'éducation à la paix et à la réconciliation.

Lourd programme qu'introduit Frédéric Rognon (philosophe de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg) par un bienvenu résumé de l'ensemble puis par une typologie de la paix (largement empruntée à Bruno Arcidiacono) selon différentes modalités du maintien de la paix : des plus impériales aux plus sociétales. On trouve une réplique à ce catalogue dans la typologie des conflits établie par le Gal Thonier.

De Patrice Buffotot, « les interventions européennes de 1945 » rappellent l'actualité persistante des conflits, ce qui justifie et impose la question centrale de la seconde partie : peut-on encore parler de guerre « juste » ? Alors que Pierre Hassner parle des dilemmes et des paradoxes qui obèrent la question, Christian Mellon expose avec soin l'évolution de la doctrine catholique à ce sujet.

L'apport le plus proprement théologique marque la partie consacrée à la non-violence, avec une exégèse de Luc conduite par Daniel Gerber, et une forte réflexion éthique de Jean-Marie Müller. Défilent alors les noms de Gandhi, d'Eric Weil, de Levinas. « Ainsi ce que nous enseignent les philosophes, c'est que pour l'homme en quête de sens, la question de la violence n'est pas une question philosophique parmi d'autres, mais qu'elle est la question première de la philosophie et qu'il n'y a pas d'autre réponse à cette question que la non-violence. »

La philosophie, terminons par là, est plus immédiatement présente que la théologie : je note Hobbes, Pascal, Hegel, Kant,

Rousseau, Hannah Arendt. Guerre et paix restent choses bien ancrées dans l'humain, mais placées sous la trop lourde responsabilité de l'homme.

Philibert Secretan

Sous la direction de

Dimitri Andronicos, Céline Ehrwein

Hihan, Mathias Nebel

Le courage et la grâce

L'éthique à l'épreuve des réalités humaines
Genève, Labor et Fides 2013, 308 p.

Ce livre est un hommage rendu par seize de ses amis à Denis Müller, théologien protestant bien connu pour ses innombrables et précieux travaux d'éthique. Les éditeurs dressent au départ un excellent portrait intellectuel, que double utilement celui que propose Ghislain Waterlot sous le titre *L'éthique du passeur* et que complète une biographie de Denis Müller.

Trois parties structurent l'ouvrage : la première précisant les liens de cette éthique avec la théologie et la philosophie ; la seconde situant quelques « lieux » éthiques, tels que la générosité de l'intelligence et de la volonté, la champ éthique et ses frontières, l'impératif et la prudence, éros et agapè ; la troisième rassemblant des textes qui interrogent la condition humaine sur sa perméabilité à l'éthique (l'amour, la maladie et la guérison, le droit de résister, la société moderne et ses défis).

Trois textes ont particulièrement retenu mon attention. Celui d'Alain Thomasset, qui discute avec Denis Müller des critiques que celui-ci adresse à la philosophie de Paul Ricœur ; celui d'Alberto Bondolfi, du fait de son rappel d'une tradition catholique du droit à la résistance ; enfin celui de Walter Lesch, attachant par sa description des difficultés et de la noblesse du métier de moraliste, « cette longue aventure de la liberté qui va de pair avec la patience nécessaire à des recherches hautement spécialisées ». Un ouvrage dont la richesse excède le champ d'une recension.

Philibert Secretan

 ■ Education

Isabelle Filliozat
Il me cherche
Comprendre ce qui se passe dans son cerveau entre 6 et 11 ans

Paris, J.-C. Lattès 2014, 175 p.

Impressionnant le réseau de liquides dans un cerveau, et précisément chez un enfant. Des considérations quasi-cliniques révèlent la puissance régulatrice du cerveau face aux émotions et aux événements quotidiens. « La maturation du cerveau humain est influencée par les interactions de l'enfant avec son environnement physique, émotionnel et social », explique Isabelle Filliozat, psychothérapeute, directrice de l'École des intelligences relationnelle et émotionnelle et auteure de plus de quinze ouvrages.

Elle décrit, étape par étape, l'évolution de l'enfant face à des situations concrètes : « Elle fait sa crise... il est agressif... ils ne racontent jamais rien... elle ne cesse de faire ce qui est interdit... il est insupportable... » Des observations précises et des analyses pertinentes font de ce livre un bijou. Des textes courts, assortis d'illustrations simples et appropriées d'Anouk Dubois, psychomotricienne, contribuent au plaisir de comprendre ce que peuvent vivre les petits de 6 à 11 ans et leurs parents. La connaissance de cette vitalité interne du cerveau aide à mieux comprendre l'enfant et à gérer d'une façon positive son quotidien.

Une remarque intéressante, entre autres, à propos d'un enfant de 8 ans : « Les punitions sont non seulement inefficaces pour obtenir une modification du comportement, mais contre-productives. Le parent exerce une autorité naturelle. Si cette autorité est reconnue, nul besoin de se montrer autoritaire. »

Cette étude globale apporte un souffle de liberté et de sérénité.

Willy Vogelsanger

Catherine Gueguen
Pour une enfance heureuse
Repenser l'éducation à la lumière des dernières découvertes sur le cerveau

Paris, Robert Laffont 2014, 302 p.

En devenant parent, on réalise très vite que tout un chacun a un avis sur l'éducation des enfants. Bien qu'ils soient bienveillants, ces avis souvent contradictoires peuvent provoquer la confusion. Catherine Gueguen a le mérite de fonder une vision de l'éducation et de la maturation de l'enfant sur les dernières découvertes scientifiques concernant l'évolution du cerveau. L'auteure passe en revue les études récentes sur le sujet et les leçons que l'on peut en tirer sur l'attitude à adopter face aux enfants.

L'une des leçons les plus originales de cet ouvrage, et celle qui relève à la fois le plus du bon sens, est qu'il nous faut considérer les enfants comme des êtres humains. En tant qu'adultes, nous n'acceptons pas les coups et le chantage. Pourquoi représenteraient-ils alors une méthode éducative efficace ou raisonnable ? D'autant plus que leur impact négatif sur le bien-être et le comportement dépasse largement l'enfance. A ceux qui culpabilisent les parents de ne pas être assez autoritaires, Catherine Gueguen rétorque que le respect doit être mutuel.

Le deuxième élément qui ressort de ce livre est le rappel que les enfants ne sont pas des petits adultes. Leur cerveau est encore en maturation et il a besoin d'amour pour se développer harmonieusement. A l'image d'Épinal de l'« enfant roi » qui fait des caprices pour ennuyer les adultes, l'auteure oppose une vision scientifique de l'enfant qui n'a pas encore acquis, entre autres, la maîtrise de ses émotions et impulsions, et qui a donc besoin d'être guidé dans cet apprentissage.

Il ressort de cette exploration de l'enfance que l'amour est la chose la plus utile et la plus belle que l'on puisse transmettre à nos enfants, et un message d'espoir pour une humanité meilleure.

Cet ouvrage s'adresse avant tout aux (futurs) parents ainsi qu'aux personnes travaillant avec des petits, mais on peut le conseiller à tous, car il permet aussi de mieux comprendre l'enfant que nous avons été.

Amanda Garcia

■ Spiritualité

Joël Pralong**Guérir de la blessure du père**

Nuan-le-Fuzelier, Béatitudes 2015, 108 p.

« La débâcle des pères redouble l'incertitude des fils », écrivait Daniel Roche. L'abbé Pralong a souffert, comme beaucoup, d'avoir eu trop peu de contact avec son papa dans son enfance.

Ayant été à l'écoute de nombreuses personnes, blessées comme lui par « le manque de père », il est à même d'analyser les conséquences personnelles et sociales de cette blessure. Elles sont multiples : perte des repères éthiques, fuite des responsabilités, difficultés à trouver son identité d'homme et de femme. A ce sujet il porte un regard lucide et critique sur la théorie du genre, décrivant ses limites dans différents pays.

L'auteur préconise un traitement de choc, « l'Abba-thérapie », remarquablement illustrée par « l'enfant prodigue » de Rembrandt. Le Père connaît nos blessures, il veut nous guérir. L'Abba-thérapie nous conduit à reconnaître que le Père est prodige en amour, en miséricorde et en confiance. Joël Pralong a éprouvé que cette thérapie change notre regard sur nous-mêmes et sur les autres, qu'elle éveille la volonté de bâtir un climat de communion dans nos lieux de vie.

L'abbé Pralong se compare, aujourd'hui encore, à un goéland blessé, mais qui a repris son envol, le bec tendu vers le Père du Ciel, les ailes gonflées par son Esprit d'amour, et surtout avec l'œil plus pénétrant pour comprendre la misère des autres.

Après qu'il eut achevé son manuscrit, son père s'est éteint paisiblement auprès de lui. Il y voit la marque du Père Eternel, qui lui inspira de regarder et de partager l'évolution de ses relations avec son père, qui aboutirent sur une profonde réconciliation. Avec perspicacité, délicatesse et humour, l'auteur nous entraîne à devenir toujours davantage fils et filles bien-aimé(e)s du Père.

Monique Desthieux

Alexandre Jollien**Vivre sans pourquoi***Itinéraire spirituel d'un philosophe en Corée*

Paris, Seuil 2015, 332 p.

On peut résumer la démarche spirituelle en quelques mots : vivre dans « l'ici ou maintenant », vivre sans pourquoi, vivre le non-attachement... Il est facile de discourir sur ces notions, mais il y a un abîme entre le discours et la pratique qui demande des heures et des heures de méditation. La spiritualité n'est pas une fuite de la réalité, bien au contraire. Elle commence à dépouiller Dieu de toutes ses étiquettes.

Ce chemin de la sagesse emprunte décidément bien des détours. Alexandre Jollien a passé un an en famille en Corée du Sud, pour y suivre un cheminement spirituel accompagné par le Père Bernard Senecal, jésuite et bouddhiste zen (qui vient chaque année animer une retraite de huit jours à Notre-Dame de la Route, à Villars-sur-Glâne). « Je suis un disciple du Christ qui se met à l'école du Bouddha. Le zen vient tuer une à une les idoles », écrit Alexandre Jollien.

Le philosophe nous livre son expérience et ses réflexions spirituelles dans les récits de son quotidien, ses doutes, ses difficultés, comme « le mental FM qui diffuse son verbiage du matin au soir... La méditation nous empêche de nous recroqueviller et de nous ratatiner sur nous-même... Vivre sans pourquoi, c'est arrêter de prouver quoi que ce soit et aimer le premier venu sans rien exiger de lui en retour... C'est vivre sans feuille de route dans un complet abandon... C'est naître et mourir à chaque instant. »

Je sais gré à l'auteur de n'être pas entré dans la discussion intellectuelle de savoir si le christianisme est « compatible » avec le bouddhisme. Son témoignage, poignant et courageux, rejoint « le tonique désapprentissage » d'une telle démarche enracinée dans la vie de tous les jours, jusqu'à ce que nous arrivions, avec des hauts et des bas, à « danser dans l'impermanence », comme il le dit si bien. Il nous convainc de rejoindre la bande des « sans pourquoi » !

Marie-Thérèse Bouchardy

Paraboles

S'agissant de foi, de religion, le poète Philippe Jaccottet s'est toujours présenté comme agnostique. D'éducation chrétienne, il n'a jamais su ou voulu se rapprocher d'une quelconque Eglise, ni même d'un Dieu défini. Doutant de tout et surtout de ce qui pouvait l'enfermer dans de confortables certitudes, il a tâtonné sa vie durant, en pleine nature de Grignan, cherchant le mot juste pour parler des fleurs, l'exacte tournure pour approcher la lumière et la mort.

L'écrivain Nicolas Bouvier n'a jamais pu se dire chrétien, parce que l'idée d'un Dieu qui sacrifie son fils pour pardonner les péchés des hommes lui était insupportable. Il s'est intéressé au bouddhisme, à l'islam, à mille traditions culturelles, spirituelles et religieuses, sans jamais s'attacher à aucune. Il a pérégriné toute sa vie, de la Turquie au Japon, d'Aran à l'Inde, racontant avec une richesse d'évocation inégalée ses voyages, le monde tout autour qui fourmille de merveilles et de déceptions.

Le romancier Patrick Deville se déclare profondément athée. Rejetant avec force toute Eglise, toute religion

instituée, il ne jure que par une foi - pourtant sans cesse déçue - en l'être humain, sans rien d'autre au-dessus de lui que le ciel béant. Il écrit des textes bouleversants sur les figures de ce monde, qui passent, mènent une vie d'aventure et disparaissent : Trotsky, Frida Kablo, Yersin, Brazza, Lowry, hommes de guerres, de lettres, de médecine, tous vivant comme on pagaye sur une barque au milieu des flots déchainés. Aucun dieu pour les sauver, pas plus eux que quiconque.

Ces trois auteurs, comme des milliers d'autres, n'ont jamais senti la nécessité de mettre Dieu - et encore moins la religion - au cœur de leur vie pour exercer leur art. Ce qu'ils proposent aux lecteurs constitue pourtant à mon sens ce qui peut se faire de mieux pour nous rapprocher de la transcendance, nous amener un peu de ce souffle spirituel que l'on cherche tant et parfois jusqu'à l'épuisement. Il en va de même pour quantité - aujourd'hui, l'immense majorité sans doute - de chanteurs, peintres, sculpteurs, chorégraphes athées, indifférents à la religion, détachés de toute foi, qui proposent leurs œuvres, soumettent leur art. Un peu de pâte humaine, forte, puissante, pourtant toute remplie de grâce.

Ces artistes sont comme les paraboles que Jésus semblait tant aimer. Ils proposent une parole profane dans laquelle le nom de Dieu n'est même pas évoqué, où il semble être question de tout sauf de foi ou de spiritualité. Et pourtant. Derrière cette forme accessible à tous, derrière cette poésie un peu étrange se cache, à mon sens, ce Dieu que tant de croyants poursuivent. Ou plutôt : en elle Dieu agit particulièrement, il fait vibrer haut et fort sa corde indicible. De même il vibre dans les bons vœux qu'à Pâques on s'adresse, lorsqu'à nos proches on souhaite sincèrement le meilleur en les embrassant sur le front ; ou lorsque le soleil perce au-dessus du Jura, qu'il éclaire des buses ballotées par le vent, et que l'on se dit : « c'est beau ». C'est là que le Souffle agit, bouge, essaye de nous parler.

En assistant au culte de Pâques, l'un de ces cultes tout rempli de références absconses, « la rémission des péchés », « le Fils de l'Homme ressuscité », « notre Sauveur », la Trinité et la Sainte Cène, je me suis rappelé pourquoi nous étions si peu à nous rendre encore à l'église, et pourquoi les salles de concert et de théâtre ne désemplissaient pas.

Le langage de l'art parle mieux de Dieu que nos religions. Nul besoin pour lui de se référer à une quelconque transcendance. Comme une parabole, il agit directement sur nos êtres, il s'insinue dans nos cœurs. Et même si les artistes s'en défendent, même s'ils le rejettent absolument, c'est par ce langage artistique et celui de l'amour que Dieu agit. Sans se présenter, sans même dire son nom, incongnito, il nous élève, embellit nos âmes et nous pourvoit d'un peu de lumière.

En mon for intérieur, j'ai la conviction que si Dieu existe, il se sent autant célébré dans les vers agnostiques de Jaccottet, dans les récits de Bouvier, dans la prose athée de Deville que lorsque les cloches pompeuses de Saint-Pierre résonnent. La religion n'est faite que pour les hommes qui en ont besoin - et dont je fais partie. Dieu, lui, n'a cure ni de nos messes ni de nos prédications ; il ne tend qu'à s'instiller dans tous les interstices que nos cœurs lui ouvrent.

Matthieu Mégevand



JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal



« **Moi,**
je donne
un legs
en faveur
de mon
Eglise »

L'Eglise est votre famille. Son avenir dépend de vous. En recevant un legs, elle poursuivra sa mission d'Espérance.

EGR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE

EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS!

Contact : M. de Clavière 022 319 43 46 geoffroy.declaviere@cath-ge.ch www.cath-ge.ch